

NOTAB/LIA

ANGELOU
BALZAMO
BASARA
BAUME
BIENVENU
BLOUËT
BOURRE
CALACIURA
CELESTINI
CHAILLOU
CHARLES
CHEVILLARD
CHRISTIANSEN
DAAS
D'ANGELO
DELSAUX
DIVRY
DÓBOZY
EÍRIKSDÓTTIR
EL KHOURY
HÖVRING
JONASSON
JOSSE
LEPAGE
LEVIN
LEVRERO
MAILHOT
MALMQUIST
MATIJEVIĆ
MIAOJIN
MICHELIS
NEGRONI
NIELSEN
ØRSTAVIK
PETROVIĆ
PORRONI
RIPOLL
ROBITAILLE
SAVAGE
SOLSTAD
SOUCY
TABAROVSKY
TRUDEL
UNGAR
WERBOWSKI
ZACCAGNA

J'AI
DIX
ANS



2013 commence un mardi.

Sixième année la plus chaude depuis 1850, on célèbre les 100 ans du *Sacre du printemps*, l'année internationale du quinoa et de la statistique. L'opération Serval débute au Mali. Armstrong et Cahuzac passent aux aveux, Barack Obama entame son deuxième mandat, Benoît XVI jette l'éponge. Oscar Pistorius, athlète amputé six fois médaillé d'or aux Jeux paralympiques, tire sur sa compagne Reeve Steenkamp à travers une porte et la tue. Un astéroïde de 45 mètres de diamètre ne passe qu'à 27 700 kilomètres de la Terre, Nelson Mandela et Margaret Thatcher passent l'arme à gauche ; Xi Jinping et Nicolás Maduro investissent la place. On découvre de la viande de cheval dans les lasagnes. La dette publique française représente 95,1 % du PIB. On implante pour la première fois chez un humain un cœur totalement artificiel – le patient décède 74 jours plus tard. Le Festival de Cannes, présidé par Steven Spielberg, décerne la Palme d'or à *La Vie d'Adèle*. À Trappes, un contrôle policier visant une femme vêtue d'un niqab dégénère en violences urbaines. Au bac, on planche sur Chamoiseau. Vers une heure quinze du matin, un train de la compagnie Montreal, Maine & Atlantic avec cinq

locomotives et soixante-douze wagons-citernes transportant du pétrole brut déraile dans le centre-ville de Lac-Mégantic, faisant quarante-sept victimes. Alice Munro reçoit le prix Nobel de littérature. Après d'âpres et longs débats, une mobilisation musclée et de virulentes oppositions, la loi autorisant le mariage entre personnes de même sexe est promulguée en France.

Notabilia vient au monde, sous l'impulsion de Vera Michalski et Brigitte Bouchard.

Ce qui l'anime ? L'audace, la prise de risques, le désir de donner naissance à des voix singulières, claires et fortes. Des écritures intrépides, engagées. Des autrices et des auteurs investi-e-s de la responsabilité, de la nécessité de dire le collectif, le contemporain. De

l'urgence de mettre en mots les nœuds, les injustices, les doutes, les transformations. Qui savent qu'il faut parfois accoucher de monstres pour dire notre époque monstrueuse.

Giosuè Calaciura nous ligote dans sa prose merveilleuse pour nous forcer à entendre ceux qui n'ont jamais voix au chapitre. Avec délicatesse, mesure, poésie, Gaëlle Josse donne la parole aux gens simples, aux oubliés de l'histoire, à ceux qui trébuchent. Antonio Ungar, lui, choisit le plus abject des narrateurs pour nous confronter aux dérives de notre temps. Du roman naturaliste au picaresque, de la dystopie au monologue martien, Sophie Divry ne cesse de se réinventer pour parler de solitude, de fidélité, du besoin de transcendance et de destin. Armé de tendresse, Aurélien Delsaux tire à

vue sur notre époque, et il la touche en plein cœur. C'est par un ressassement presque mathématique que Dag Solstad se dresse contre la bêtise et la médiocrité du monde moderne.

Notabilia, c'est aussi le phrasé obsédant de Fatima Daas, qui ne cesse de se heurter, comme dans une

chambre d'écho, aux limites de l'identité. Le surréalisme fiévreux de Qiu Miaojin, qui hurle le refus du compromis, de se compromettre. Les monologues menteurs de Denis Michélin qui, livre après livre, poursuit son travail de déconstruction massive de la famille. Maya Angelou, Stéphanie Chaillou, Ludmila Charles, Matthieu Zaccagna, Sara Baume, Mona Høvring, Adrien Blouët, Mario Levrero, Sara Bourre, Eden Levin, Rune Christiansen, Madame Nielsen, et bien d'autres encore, y sont chez eux car chacun à sa façon, avec son timbre et son ton, raconte, s'engage, révèle, sans jamais nous donner de leçons. Ambitieux, gentils, droits, courageux, sensibles, les Notabiliens se connaissent, sont amis, travaillent ensemble, rêvent à une nouvelle école du roman.

Aujourd'hui, Notabilia a 10 ans, certainement pas l'âge de raison.

Manon Frappa



Aurélien Delsaux est né en 1981. Son premier roman, *Madame Diogène*, remarqué par la critique, a été finaliste de plusieurs prix. Son deuxième roman, *Sangliers*, paru en 2017 chez Albin Michel, a reçu le prix Révélation 2017 de la Société des gens de lettres. *Pour Luky*, finaliste du prix Eugène Dabit, a paru chez Notabilia en 2020.



© James Weston

Étienne rentre de vacances avec sa famille parfaite et son apparent bien-être. Sa vie est confortable, routinière, il mène une vie normale. C'est l'essentiel.

Quand soudain, on annonce à la radio la mort de Jean-Jacques Goldman.

En apprenant le sujet du manuscrit d'Aurélien, avec un bon snobisme bourgeois parisien, j'ai ri.

Jean-Jacques Goldman, la personnalité préférée des français, radio Nostalgie. C'était évidemment ironique, ce serait évidemment traité avec moquerie.

Puis j'ai découvert, avec une certaine stupéfaction, qu'Aurélien était sincère, et j'en ai été presque gênée pour lui. Mais finalement, j'ai eu honte de moi-même. Or, c'est le même chemin qu'on emprunte avec Étienne. D'abord, on se moque de ce type médiocre, sans relief, de son désir de normalité, de son idolâtrie, on rit à voix haute du tour catastrophique que prend sa vie. Mais peu à peu, une empathie redoutable se déploie. Étienne est honnête dans sa détresse, sensible. On se met à réfléchir autrement à cette question de l'idole, on se demande, et c'est assez fascinant, ce qui peut conduire à prendre le deuil de quelqu'un qu'on n'a jamais rencontré, et de le pleurer plus qu'un proche.

Qu'est-ce qui nous lie finalement, aujourd'hui, les uns aux autres ?

Avec cet adieu au totem, et au ciment, des classes moyennes, Aurélien Delsaux tire à vue sur notre époque. Et il la touche en plein cœur.

REQUIEM POUR LA CLASSE MOYENNE

AURÉLIEN DELSAUX

AURÉLIEN DELSAUX

NOTABILIA



REQUIEM POUR LA CLASSE MOYENNE

NOUVEAUTÉ 2023

Parution le 5 janvier 2023
224 pages - 20 €
978-2-88250-805-8



Pour ne pas laisser la mélancolie me poisser davantage, je me préparai une tartine beurre salé-miel d'acacia.

J'eus peur que Blanche ne me reprochât devant eux, par sous-entendus, ma passivité nocturne. Je préparais ma défense, des répliques occupaient mon esprit.

J'ai coupé notre abonnement au *Monde*, annonça-t-elle soudain. Comment était-ce possible. Je crus d'abord qu'elle me parlait du monde réel. À quoi rimait cette étrange punition. Était-ce sa façon de se venger de ma pusillanimité. J'en oubliai ensuite de lui demander les raisons de son choix, de ses choix nouveaux : renoncer aux articles réservés aux abonnés, désirer se faire défoncer dans son sommeil.

à propos de



« Les vies sous-jacentes, celles qui passent sous les radars, les mineures, les nouvelles, le roman doit les dire, c'est sa raison d'être. Voilà ce que fait Delsaux, vite, fort, il invente une langue qui est comme un couteau papillon, qui se plie et se replie sans cesse, virevolte et blesse pour finir. »
Nicolas Mathieu

« Un style oral incrusté d'instantanés poétiques, une grande justesse de ton et une écriture souvent inventive. »

LE MONDE DES LIVRES

« *Luky* est de ces histoires simples et touchantes qui effleurent et bousculent avec une infinie justesse, la cartographie sociale et poétique d'une jeunesse qui s'échappe et la mélancolie des exils intérieurs de l'adolescence... Magnifique, Déchirant !!! »

LIBRAIRIE DECITRE, Lyon

Sara Baume est née dans le Lancashire et a grandi dans le comté de Cork, en Irlande. Artiste totale, elle a étudié les beaux-arts et la création littéraire, deux productions artistiques qu'elle mène de front. Son premier roman, *Dans la baie fauve*, a été remarqué par la critique et récompensé par le prestigieux Ireland Francophonie Ambassadors' Award, ainsi que par le prix du Centre culturel irlandais. La qualité de la traduction de France Camus Pichon a par ailleurs été récompensée par le prix Caméléon.



© Sarah Davis Goff

Frankie a vingt-cinq ans, elle vient de terminer son école d'art, et doit à présent faire quelque chose de sa vie. Bouleversée par la mort récente de sa grand-mère, en proie aux plus grands doutes quant à son propre talent, en quête de signes et de présages, elle fuit Dublin et son agitation pour se réfugier dans la maison décrépite de son aïeule, au pied d'une éolienne gigantesque, dans la campagne irlandaise. Une longère perdue dans les landes.

« Un roman unique, merveilleux, poignant, véridique, d'une puissance tranquille, d'une beauté étrange et d'un éblouissement lumineux. J'ai été baumé. »

Joseph O'Connor

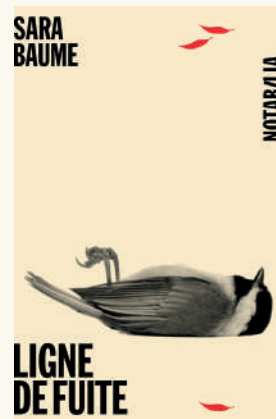
Au croisement de l'autofiction et du *nature writing*, ce roman provoque l'émerveillement. Sara Baume explore la fragilité de l'âme humaine, nous parle du blues du quart de vie, du lien viscéral qui nous lie à la nature, et de la beauté qui peut être trouvée par celui qui accepte de poser un regard mélancolique sur le monde. Du désir, humain et impérieux, de laisser une trace.

LIGNE DE FUITE

SARA BAUME

Traduit de l'anglais (Irlande)
par France Camus Pichon

Parution le 5 janvier 2023
368 pages - 23,50 €
978-2-88250-808-9



NOUVEAUTÉ 2023



L'intérêt de rester seule dans la maison sur la colline de l'éolienne est de récupérer. Voilà ce que j'ai expliqué à ma mère pour qu'elle accepte de me laisser me débrouiller, et tout ce que je peux faire pour l'empêcher de s'inquiéter, c'est de m'efforcer d'avoir bonne mine quand elle me rend visite. Comme elle ne voit pas à l'intérieur de ma tête, extérieurement je dois avoir l'air bien nourrie, calme et joyeuse. C'est simple et reconfortant : le corps avant le cerveau.

à propos de



« Que produit la solitude sur un esprit ? La romancière sonde cette question avec une maîtrise impressionnante. S'il n'est pas sans dureté, ce livre est un ravissement. »

LE MONDE DES LIVRES

« Une petite merveille d'écriture, sans sensiblerie excessive, où Sara Baume excelle par sa prose poétique à exprimer le lien si particulier entre l'homme et l'animal. »

LIBRAIRIE MASSÉNA, Nice

Rune Christiansen a été poète avant de devenir romancier ; à ce jour, il a publié neuf recueils de poèmes et cinq romans, unanimement salués par la critique, qui portent tous le sceau d'un poète écrivain. Rune Christiansen est une "institution" en Norvège, il a remporté le prix Brage, la plus grande récompense du pays, le Halldis Moren Vesaas et il a même déjà reçu le prix Søren Gyldebrandt pour l'ensemble de son œuvre. Francophile, il traduit des poètes français, comme par exemple Gérard de Nerval, et il a été fait chevalier des Arts et des Lettres.



© Bard Henriksen



Ça avait commencé par une lubie, une espèce de mission que Norma s'était donnée par désespoir. Elle voulait s'éloigner, de tout, de son appartement à moitié vide, de ce qui lui rappelait ce qui n'était plus. Elle allait se rendre sur l'île. Voilà.

« Je lis Rune Christiansen depuis plusieurs années, sa poésie visuelle, presque cinématographique, me parle beaucoup, et les atmosphères qu'elle convoque, ou qui s'éveillent en moi, sont une forme de constante dans ma vie, elles font partie des choses que je vois toujours, qui me font ressentir, mais auxquelles je ne réfléchis jamais. »

Karl Ove Knausgård

à propos de



« À chaque instant, le feu couve sous le froid. »

LIBÉRATION

« Un conte nordique tout en sensibilité, entre le deuil et l'appétit de vie. »

LE MONDE DES LIVRES

« Sombre et lumineux à la fois. Comme un hiver norvégien. »

LIBRAIRIE LA 25^{ÈME} HEURE, Paris

« Un roman sur le deuil doux et réconfortant, qui nous incite à accueillir toutes les émotions, qu'elles soient paisibles ou troublées. Magnifique ! »

LA LIBRAIRIE POLONAISE, Paris

L'AFFAIRE DES LUBIES DU TEMPS PERDU

**RUNE
CHRISTIENSEN**

Traduit du norvégien
par Céline Romand-Monnier

Parution le 2 février 2023
240 pages - 21,50 €
978-2-88250-811-9



NOUVEAUTÉ 2023

Norma se considère solide. Pourtant, ces derniers temps, la réalité a perdu sa densité. Sa mère vient de mourir, son mari avoue ne plus l'aimer, et elle garde de sa dernière performance sur les planches un sentiment d'humiliation tenace. Sur un coup de tête, elle part rendre visite à son père, Torsten, qui s'est installé, dans la vieille maison où, enfant, elle passait ses vacances, sur une petite île norvégienne. Père et fille se voient rarement. Dès la traversée, des événements inattendus prennent la saveur déroutante de présages.

Y a-t-il vraiment quelque chose d'étrange sur l'île, ou est-ce Norma qui injecte son propre mystère dans son environnement ?

Sur la piste d'un secret de famille, Norma pressent que le seul qui puisse lui apporter des réponses est Torsten... À moins que la vérité ne soit déjà là, enfouie en elle ?

LE MOT DE L'ÉDITRICE

Quels souvenirs choisit-on d'oblitérer ? De quoi est faite la nostalgie ? Faut-il comprendre d'où l'on vient pour être libre ? Comme un observateur de nuages avide de paréidolies, nous sommes pris dans l'envoûtant jeu d'ombres et de miroirs par lequel Christiansen façonne la réalité, grâce auquel, délicatement, il nous amène à la lisière des mondes.

Jouant avec les codes du roman policier classique, par son écriture très visuelle, faite de mises en scène extrêmement cinématographiques, d'images singulières, inattendues, dont la justesse nous interpelle, Rune Christiansen nous offre un roman au charme incantatoire ; ses mystères nous tiennent en haleine, sa poésie nous envoûte.

Sara Bourre est née à Paris en 1988. Elle a étudié les lettres modernes et la philosophie à la Sorbonne, et s'est formée en parallèle au théâtre et à la danse-théâtre.

Elle se produit régulièrement sur scène avec des musiciens, dans des projets où se croisent texte, matière sonore et visuelle.

Maman, la nuit est son premier roman, écrit dans le cadre du master en création littéraire de Paris-VIII.



© James Weston

« Quel roman remarquable ! Quelle manière si personnelle de dire les choses, de raconter une histoire ! Ce n'est pas qu'un voyage au cœur d'une conscience singulière, c'est aussi une immersion dans les couches profondes des sensations, où les mots dévoilent des significations nouvelles. Je suis conquis par ce style qui luit sombrement d'une poésie noire. C'est l'opale la plus envoûtante de Notabilia. »

Sylvain Trudel

L'enfant observe tout, et avant toute chose sa mère, une fascination qui oscille entre haine et passion, dont on sent le danger, la menace, la violence des sentiments. C'est une enfant sale, étrange. Elle a dû apprendre à comprendre autrement que par les mots et les explications, elle sent, perçoit, palpe, capte. Elle est poreuse. Dès la lecture du manuscrit, j'ai été estomaquée par la justesse de la voix de cette narratrice enfant sauvage, son pouvoir d'évocation, une voix très placée qui résiste à l'explication. Une voix qui se parle à elle-même depuis l'enfance, avec ses propres rituels, et que structurent néanmoins les mots des adultes, qui y ouvrent des brèches, laissent des marques, des cicatrices, une litanie.

Maman, la nuit est un livre réellement troublant, dont on sort imprégné de sensations vives, et en tout cas avec la certitude d'assister à la naissance d'une écrivaine.

**MAMAN,
LA NUIT**

**SARA
BOURRE**

PREMIER ROMAN

Parution le 2 mars 2023
208 pages - 19,50 €
978-2-88250-827-0



NOUVEAUTÉ 2023



Maman a disparu. C'est pas simple. Il a fallu le redire plusieurs fois, décomposer la phrase, la prendre et la secouer. *Maman a disparu*. Quelle folie de phrase. Si je la chuchote, les larmes me montent et me brûlent, si je la prononce avec une voix de fer, comme un vieux robot fatigué, *ma-man-a-dis-pa-ru ma-man-a-dis-pa-ru*, ça me fout la chair de poule et l'impression d'une catastrophe planétaire imminente. Si je la crie, si je la jette loin sur les routes, en plein cœur de ces villes qui scintillent et grincent sous ma peau, si je la crie si fort que ma voix casse, alors je crois que ce n'est plus vraiment triste. Pas aussi triste que ça. Je dirais plutôt *affolant*. *Sidérant*. Ou encore *stupéfiant*. Voilà. C'est *af-folant sidérant stupéfiant* et ça me rend le cœur dingue, et étonnement vivant aussi.

Giosuè Calaciura est né à Palerme en 1960, il vit et travaille à Rome. Journaliste, il écrit aussi pour le théâtre et la radio. Sept de ses romans ont été traduits en français. Parmi eux, *Borgo Vecchio*, paru en 2019 chez Notabilia, classé à la huitième place du palmarès des libraires *Livres Hebdo*, a reçu un accueil exceptionnel : finaliste des prix Femina étranger 2019 et Libraires en Seine 2020, il est lauréat des prix Marco Polo Venise et Méditerranée Étranger. Son dernier roman, *Je suis Jésus*, a remporté en Italie le prix Stresa.



© James Weston

« La langue de Giosuè Calaciura est unique, objectivement unique : c'est une langue très belle, dense, poétique, baroque, traversée de constantes inventions métaphoriques. »

Jérôme Ferrari

En suspens entre nous et l'Afrique, dramatique et douce, inquiétante et délicate, noire de lave et d'obsidienne, verte de raisin de Zibibbo, de câpres et d'olives, bleue de lac, indigo de mer, Pantelleria est une île limite. Pantelleria est beauté.

Exubérante de vents, de mer, d'odeurs. De volcan. Sa nature extrême, à travers les millénaires, a contraint à trouver des solutions, à disputer, pierre après pierre, la terre à la lave, à opposer l'intelligence à la férocité du sirocco et du mistral. Île d'accostages pérenne, elle a été phénicienne, romaine, byzantine, arabe, normande, espagnole. *Pantelleria* n'est pas seulement une frontière géographique, c'est une frontière qui accueille, c'est un lieu qui nous rappelle combien est fragile et en même temps exceptionnelle la condition humaine.

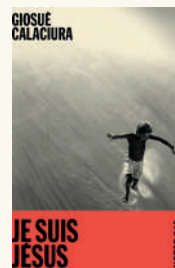
PANTELLERIA

Traduit de l'italien par Lise Chapuis - Parution le 4 mai 2023

NOUVEAUTÉ 2023

GIOSUÈ CALACIURA

à propos de



« En les observant, j'ai volé à mes trois enfants ce qui fait l'adolescence éternelle, la mélancolie et la vigilance, la dénonciation des hypocrisies et le sens de la justice, dont nous avons tant besoin ici et maintenant, dans une époque tout aussi bouleversée que le fut celle de Jésus, un temps de passage. »

Giosuè Calaciura

« Mais comment fait-il ? Comment parvient-il à nous captiver, nous capturer de la sorte, nous laissant pantelants, avec dans la bouche un goût de cendre et de lumière ? »

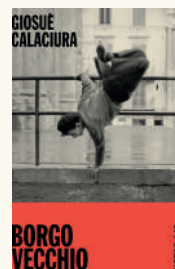
LA CROIX



« Calaciura, avec l'humanité et l'empathie qu'on lui connaît, rassemble, au fil des stations, un petit groupe de déshérités, d'ici et d'ailleurs, autour de cette crèche improvisée, et rend à cette célébration galvaudée par un consumérisme effréné sa dimension de générosité et, osons le mot, de sainteté. »

L'OBS

PRIX MÉDITERRANÉE / PRIX MARCO POLO



« Borgo Vecchio est un texte si fort, une histoire si prenante et une création si accomplie que l'on se sent bien impuissant à en restituer l'intensité. Que peuvent nos mots ordinaires pour traduire sa puissante incandescence ? »

LA CROIX

« Calaciura fait revivre avec une énergie remarquable, et une tendresse où le rire n'euphémise jamais les souffrances, le quotidien grandiose et terrible de ces enfants. Un splendide condensé d'Italie du Sud, dans un récit aux airs de livret d'opéra. »

LE MONDE DES LIVRES



« Farce virulente d'une drolatique irrévérence, Urbi et orbi est davantage qu'une charge voltairienne ou la mise en cirque d'un cartel catholique. Bien qu'éprise de démesure et de fantaisie, la prose de Calaciura a la particularité de maintenir une tension dramatique et d'entretenir une émotion surréelle, attachée qu'elle est à peindre jusqu'à l'implosion la solitude du pouvoir et les cabales des dévots. La vanité des vanités dont il fait pâture, la vaste horlogerie papale et papalarde qu'il moque et détraque, ce délire quasi fellinien dans lequel il plonge le suprême pasteur et son troupeau de mécréants, tout ce barnum ecclésiastique est innervé ici par une forme inédite de ferveur, celle d'une langue qui use de l'anaphore et de l'hyperbole pour porter son sujet à un degré d'ébullition fantasmagorique, une langue enivrante et baroque. » **Claro**

En licence de théâtre à l'université Paris-III Sorbonne-Nouvelle, Eden Levin commence à s'intéresser à l'écriture de textes dramatiques. Lauréat en 2018 du Prix de la nouvelle de la Sorbonne pour "L'Anax de Juin", il intègre alors le master de création littéraire de l'université Paris-VIII. *Jeudi* est son premier roman.



© James Weston

Trois étudiants en première année de licence d'arts du spectacle, dénomination faussement inclusive signifiant en réalité juste "théâtre", montent un collectif. Mais, dépités par l'accueil lamentable de leur première création, ils décident de changer de programme, et de faire la révolution. Pourtant, à Gaillon, dans l'Eure, ils croisent la route des Ravitailleurs, un autre collectif de théâtre révolutionnaire... plus virulent. Or, la France est trop petite pour deux collectifs de théâtre révolutionnaires.

JEUDI

EDEN
LEVINPREMIER ROMAN
NOUVEAUTÉ 2023

Parution le 17 août 2023



réflexions quant à la recherche d'un incipit fort pour un manifeste révolutionnaire.

Pour faire entendre notre message, il va falloir tuer.

Non, non, c'est trop fort.

Pour faire entendre notre message, nous sommes prêts à tuer.

Non.

Nous sommes prêts à mourir.

Non, toujours pas, ça fait *corporate*. Et puis "prêt à", ça sonne comme une fausse promesse. Nous allons mourir. Il faudra tuer. Mais c'est trop fort ça, personne ne voudra se ranger derrière ça. C'est pourtant vrai non ? Pour faire entendre notre message, il va falloir cracher du plomb, perdre un œil, vomir ses tripes, couper des têtes. Qui nous lira, sinon ? Qui lit encore les vivants ?

Une page ne vaut plus rien si elle n'est pas jonchée de cadavres.

Ah, et puis merde.

Il va falloir tuer ça sonne mieux, et je pourrai toujours dire au juge que je suis folle.

Deux narrateurs, deux pièces de théâtre et un manifeste révolutionnaire... voilà qui peut sembler un brin déroutant. Pourtant, compulsés avidement en quelques heures, les 330 000 signes du manuscrit de *Jeudi* m'ont fait passer du rire spontané et sonore à l'effroi horrifique de celui qui est méthodiquement traîné dans les brisures de verre. Aspirée dans les récits de ces enfants perdus, désespérément à la recherche du collectif, entraînés dans une succession de catastrophes, j'ai été bouleversée face à cette écriture intrépide et nouvelle, ce style haletant, imagé, singulier, addictif, soufflée par la capacité d'Eden à se jouer des registres et des genres pour assiéger nos sentiments. Quel livre fantastique, semblable à nul autre. Corrosif, tendre. Et révoltant.

Madame Nielsen est une romancière, artiste, performeuse, compositrice, chanteuse multigénérée. Née sous le nom de Claus Beck-Nielsen en 1963 à Aalborg, au Danemark, elle est morte sous cette identité en 2011 pour renaître sous les traits de Madame Nielsen. Pionnière du biographisme performatif et de l'autofiction scandinave, elle fait aussi partie du groupe The Nielsen Sisters, qui a sorti cinq albums et se produit à travers l'Europe et l'Amérique. Nominée pour le Prix de littérature du Conseil nordique, son œuvre littéraire est traduite en neuf langues.



© Sofie Amalie Knudsen



“Il n’y a pas d’amour
Il n’y a pas d’amour”
crie le client au dealer
à moins que ce ne soit plutôt au néant
aux affres aux ténèbres
là-bas, au cœur de la nuit
dans la solitude des champs de coton
“Il n’y a pas d’amour
Il n’y a pas d’amour”
je l’ai entendu, le grand maître de la chair
et des pédés
Patrice Chéreau, il savait ce dont
il parlait, ce qu’il savait
ce qu’il ne savait pas,
ce qu’il devait taire
“Il n’y a pas d’amour
Il n’y a pas d’amour”
je l’ai entendu, bestial,
en bas, dans la lumière voilée
du projecteur sur la scène
qui n’était pas une scène
mais le sol recouvert de sable
d’un vieil entrepôt industriel immense
un désert intérieur
je l’ai entendu, et je les ai vus danser
synchrone comme des marionnettes
en flammes
et j’ai retenu mon souffle,
et je le retiens encore

aujourd’hui plus qu’il y a vingt ans je sais
qu’il existe un amour qui dévore les âmes
il existe un amour aussi
calme et lent que la taupe
qui jamais ne voit la lumière du jour
et vient seulement au monde longtemps
après que le feu, appelé amour par certains
alors qu’il est seulement
possession, folie, orgasme de l’âme
est éteint
il existe un amour qui n’existe que
sous la forme d’une projection
d’une langueur, d’un espoir
il existe un amour qui n’existe que
lorsque ensemble on a traversé
le bûcher de l’élan amoureux
et après lui le désert
et après lui la haine, qui dure
des années, parfois des décennies
et qu’on a atteint l’autre côté
de la résignation
quand vous n’espérez plus,
ni ne croyez ni ne savez,
alors
là seulement
vous pouvez aimer

“Il n’y a pas d’amour
Il n’y a pas d’amour”

« **Madame Nielsen traque de manière somptueuse
et sombre les abîmes du mariage.** »

DIE ZEIT

Avec l’absolu qui la caractérise, Madame Nielsen nous livre un récit à la première personne sur ce que c’était que d’être mariée à l’homme qu’elle était. Mais curieusement, et magistralement, cette perspective inversée résiste à l’antagonisme. L’acte narratif est en tout point un acte d’amour, un rythme haletant, un va-et-vient entre soi et l’autre, un abandon total. Ses longues phrases prennent parfois des dimensions épiques, et sont à son image, poétiques, volubiles. Nous lisons ce flux de sentiments et de pensées dans un état proche de la transe et oublions pendant quelques heures le monde qui nous entoure. La transformation de l’amour a rarement été décrite de manière aussi impitoyablement brutale et en même temps aussi lyriquement belle que dans *Lamento*.

LAMENTO

Traduit du danois par Jean-Baptiste Coursaud - Parution le 7 septembre 2023

à propos de



« Ce qui emporte, dans *L'Été infini*, c'est le flux de la jeunesse – le flux de la jeunesse disparue. »
LIBÉRATION

« C'est beau, c'est âpre, c'est lumineux. Si vous aimez les phrases courtes et factuelles, passez votre chemin. Madame Nielsen vous emmène dans un ailleurs de mots. Là où ils rencontrent l'espace, le temps, la poésie ; pour nous décrire, comme une comète fugace dont la chevelure s'étire pour l'éternité, une histoire de jeunesse, d'amour et de mort. »

LIBRAIRIE LES CYCLADES, Saint-Cloud

CATALOGUE

Née en 1928, Maya Angelou fut poète, écrivaine, actrice, militante pour les droits civiques, enseignante et réalisatrice. En 2013, elle reçoit le National Book Award pour "service exceptionnel rendu à la communauté littéraire américaine". Figure emblématique de la vie politique et artistique américaine, icône de la lutte pour les droits des minorités, elle a influencé de très nombreuses personnalités. Elle est décédée le 28 mai 2014 à l'âge de quatre-vingt-six ans.



Domaine public

« LETTRE À MA FILLE »

Préface de Dinaw Mengestu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne-Emmanuelle Robicquet

2016 - 15,00 € - 144 p. - 978-2-88250-427-2



Ma chère enfant,

Cette lettre a mis un temps extraordinaire à voir le jour. J'ai pourtant toujours su que je voulais t'adresser quelques-unes des leçons que j'ai apprises au cours de mon existence et te faire part des circonstances dans lesquelles j'ai eu à les apprendre.

Ma vie a été longue, et sachant que la vie chérit ceux qui la vivent, j'ai osé tout tenter, tremblante parfois, mais osant, néanmoins. Je ne relate ici que les événements et leçons qui m'ont semblé utiles. Je ne te raconte pas comment j'ai trouvé les solutions : je te sais créative, intelligente, pleine de ressources, et te fais confiance pour les interpréter au mieux.

Tu liras donc ici les Mémoires d'une enfant qui grandit, des situations d'urgence, extrêmes, inattendues, quelques poèmes, des histoires légères pour te faire rire et des histoires graves qui te feront penser. Les gens bienveillants à mon égard m'ont appris de précieuses leçons, et d'autres, plus malveillants, m'ont amplement signifié que le monde n'a aucunement l'intention d'être rose.

Tu ne peux contrôler tous les événements qui t'arrivent, mais tu peux décider de ne pas être réduite à eux. Essaie d'être un arc-en-ciel dans le nuage d'autrui. Ne te plains pas. Fais tout ton possible pour changer les choses qui te déplaisent et si tu ne peux opérer aucun changement, change ta façon de les appréhender. Tu vas trouver une solution.

Ne geins pas. Gémir informe la brute qu'une victime est dans les parages.

Fais en sorte de ne pas mourir sans avoir accompli quelque chose de merveilleux pour l'humanité.

J'ai donné naissance à un seul enfant, un garçon, mais j'ai des milliers de filles. Des Noires, Blanches, juives, musulmanes, Asiatiques, Latines, Indiennes d'Amérique, Aléoutes. Qu'elles soient obèses, maigres, jolies, ordinaires, homos, hétéros, éduquées, illettrées, je m'adresse à elles toutes. Ceci est mon legs.

« Tout mon travail, toute ma vie, tout ce que je fais parle de survie, non pas une triste et laborieuse survie, mais une survie pleine de grâce et de foi. On peut devoir affronter bien des défaites, mais on ne doit jamais être défait. »

« L'un des plus grands esprits que notre monde ait jamais connu. Ses mots m'ont soutenue à chaque étape de ma vie. »

— Michelle Obama

« Maya Angelou c'est un feu. Un feu d'invincible joie, qui anéantit l'adversité et embrase la combativité. Un feu qui éclaire, m'éclaire encore. » — Christiane Taubira

« Il est plus que nécessaire, il est salutaire de lire Maya Angelou. » — Camille Laurens

« L'œuvre de Maya Angelou est, par sa simplicité et sa grâce, un langage universel. »

— LES INROCKUPTIBLES

« Elle manque à l'Amérique et au monde ! » — L'OBS

« Une combattante resplendissante. » — LE MONDE DIPLOMATIQUE

« RASSEMBLEZ-VOUS EN MON NOM »

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Christiane Besse

2020 - 18,00 € - 272 p. - 978-2-88250-644-3



Je n'avais jamais eu deux cents dollars à moi. La somme me paraissait suffisante pour survivre toute une année. Et la perspective d'un voyage à Los Angeles me restitua ma jeunesse.

Ma mère apprit mes projets sans surprise : « Tu es une femme. Tu peux prendre tes propres décisions. » Elle ne se doutait pas le moins du monde que non seulement je n'étais pas une femme, mais que ce qu'elle jugeait une décision n'était qu'un instinct animal. Comme un arbre ou une rivière, je réagissais tout simplement au vent et à la marée.

Elle aurait pu s'en apercevoir, mais elle avait elle-même l'esprit préoccupé par un mariage chancelant et la disparition de gros revenus dont elle avait largement profité et qu'elle considérait comme un dû. Les diamants brillaient encore à ses doigts et elle continuait à être la meilleure cliente du chausseur le plus cher de la ville, mais son joli visage avait perdu son expression d'insouciance et son sourire n'évoquait plus le lever du jour.

— Sois la meilleure dans ce que tu entreprends. Si tu veux devenir une putain, ça te regarde. Mais alors sois-en une épataante. Ne mégote sur rien. Tout ce qui vaut la peine mérite qu'on se donne du mal.

C'était sa version du discours de Polonius à Laërte. Avec cette philosophie dans ma gibe-cière, il ne me restait plus qu'à m'en aller faire l'emplette de mon avenir.

Spécialiste des littératures scandinaves et russe, traductrice, essayiste, Elena Balzamo dirige un séminaire de traduction littéraire suédois-français à Paris.

« Née à Moscou et vivant en France depuis près de trente-cinq ans, Elena Balzamo raconte dans une langue étincelante l'histoire de sa famille, en d'autres termes : les aventures vécues par trois générations dans l'enfer soviétique. Une réussite totale. » — **BILAN**



CINQ HISTOIRES RUSSES

2015 - 17,00 € - 264 p. - 978-2-88250-389-3

ELENA BALZAMO



Après cette arrestation eut lieu le mémorable échange entre ma grand-mère et le juge d'instruction.

– Pourquoi cet acharnement ? lui demanda-t-elle. Pensez-vous vraiment qu'après tant d'années de prison, de camp, de relégation, les gens comme moi peuvent encore représenter un danger pour l'État ?

– Un danger, non, lui répondit placidement le juge. Mais les gens de votre espèce ont une mémoire, et c'est de cela que nous ne voulons pas !

Sophie Bienvenu est née en Belgique. De nationalité française, elle est devenue montréalaise de cœur et d'adoption. *Et au pire, on se mariera*, finaliste de plusieurs prix, a connu un vif succès au Québec, tant auprès des critiques que du grand public.

SOPHIE BIENVENU



ET AU PIRE, ON SE MARIERA

2014 - 13,00 € - 128 p. - 978-2-88250-334-3

À treize ans, Aïcha traîne dans les rues mal famées du Centre-Sud de Montréal, où elle préfère de loin la fréquentation des prostituées à celle de ses camarades ou, pire encore, de sa " salope de mère".

Dans une langue qui surprend par sa crudité, avec une infinie justesse de ton, Sophie Bienvenu se garde de tout jugement polémique et dresse le portrait sans fard d'une adolescence incandescente, qui rappelle par sa franchise et sa spontanéité à fleur de peau celle d'Holden Caulfield dans *L'Attrape-cœurs*. *Et au pire, on se mariera* est l'histoire d'un amour dérangeant, criminel, portée par la voix d'une enfance enragée.

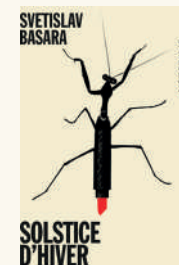
Svetislav Basara, écrivain, éditorialiste, est le grand trublion de la littérature serbe. Sa poétique exalte avec drôlerie l'absurde omniprésent.

SVETISLAV BASARA

SOLSTICE D'HIVER

Traduit du serbe par Gojko Lukić

2014 - 15,00 € - 144 p. - 978-2-88250-329-9



« Un roman délirant, à mi-chemin du roman d'amour et de la fable gothique. Explosif. » — **TRANSFUGE**

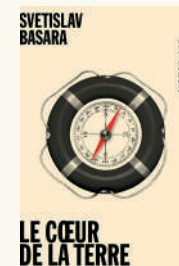
À dix ans, regardant un couple de mulets copuler, Nana a ses premières règles. À douze ans, son premier amant, aide-ouvrier d'un parc d'attractions, est puni de mort sous ses yeux. À quinze ans, elle séduit un jeune curé et le mène au suicide. Puis elle administre à son père une substance radioactive qui le fait "irradier", "rayonner", autrement dit accéder à "l'illumination"...

LE CŒUR DE LA TERRE

Traduit du serbe par Gojko Lukić

Préface d'Éric Nauelleau

2017 - 22,00 € - 416 p. - 978-2-88250-452-4



« Un remède virtuose et homéopathique à l'intolérance et à la "complotite" contemporaine. » — **LE MONDE DES LIVRES**

Qui était vraiment Friedrich Nietzsche ? Il y a dans sa biographie un trou de trois mois, et c'est là que se trouve peut-être la réponse. En effet, Nietzsche est victime d'une cabale internationale ourdie par Wagner, Lou Salomé, Freud et autres Illuminati, auxquels, moyennant une légère torsion historique, viennent s'ajouter Staline et Atatürk. En 1882, afin d'échapper à cette meute, le philosophe prétend partir pour la Sicile, mais s'embarque en fait pour Chypre. Incognito. À moins que ce ne soit contraint et forcé, puisque, selon une autre hypothèse, captif du rêve d'un lecteur de *Zarathoustra*, il est entraîné malgré lui dans cette île au statut ontologique douteux.

Quoi qu'il en soit, il y passera trois mois indescriptibles, que *Le cœur de la terre*, roman halluciné et hallucinant, s'emploie à décrire.

Adrien Blouët est né en 1992. Au cours de ses études aux Beaux-Arts de Paris, il découvre l'anthropologie, qui le conduit vers l'écriture. Il choisit ensuite de s'orienter vers la fiction.



© James Weston

L'ABSENCE DE CIEL

2019 - 15,00 € - 176 p. - 978-2-88250-593-4



« Un auteur à suivre. » — **L'HUMANITÉ**

« Un roman captivant, à l'écriture élégante et maîtrisée. Un texte sous tension, ponctué de situations cocasses, qui interroge avec une rare acuité les relations humaines et le sens de l'art dans nos existences. » — **LIBRAIRIE DOUCET, Le Mans**

« Blouët navigue entre le polar et le cauchemar existentiel, pour un résultat franchement réussi. » — **VIGOUSSE**

« Finalement la campagne, ce qu'il appelait campagne et qui, dans son imaginaire, se confondait avec nature, n'avait rien à voir avec ce qu'il s'était figuré jusqu'ici. Bien sûr, il avait déjà vu la campagne, y avait passé des vacances, l'avait traversée en voiture et savait de quoi il retournait, mais aujourd'hui, alors que pour la première fois son métier l'obligeait à se pencher sur elle comme sur l'eau d'une fontaine pour chercher à y voir plus loin que son propre reflet, il prenait conscience que cette campagne vantée par Laib comme un havre de paix à l'écart de l'agitation des hommes était en fait un symptôme de cette agitation, une trouble manifestation des activités humaines et de leur potentiel infini de destruction.

(...) Il hésita un instant à sortir sa caméra mais, pas encore sûr de lui, il tourna les talons et monta jusqu'au mirador. Il fallait qu'il écrive, qu'il écrive pour scénariser et trouver un propos, essentiel à tout documentaire. Il hésitait à mentir, ne sachant s'il devait suivre son instinct qui lui hurlait de dénoncer l'escroquerie entretenue par l'artiste quant à son idylle pastorale, en réalité fantasmée en plein cœur d'un champ de bataille où l'agriculture intensive livrait une guerre au soleil, ou s'il devait ne montrer que la beauté romantique des grands espaces en hiver, attendant les cervidés caché dans sa cabane et tournant le dos à la triste réalité. Ce soir il écrirait à Dülér pour lui donner ses premières impressions, et voir ce qu'en pensait le producteur en chef.

LE MOT DE L'ÉDITRICE

Comme il le faisait en arts plastiques, Adrien Blouët travaille en littérature sur le principe de la "série". On retrouve dans *L'Absence de ciel* comme dans *Les Immeubles de fer* une réflexion sur l'entrée dans le monde du travail, le passage à l'âge adulte, le sentiment de vacuité, la confrontation des ambitions avec la réalité... et une très grande affection pour les antihéros, pour ceux qui sont contraints de revoir leurs idéaux à la baisse. Adrien Blouët est, dans les faits, un écrivain voyageur. Mais, loin de faire l'apologie de l'aventure, il fait tomber l'exotisme de son piédestal, nous parle du mythe d'un ailleurs où l'on pourrait s'inventer – ou se réinventer –, enfin commencer à vivre, et où, finalement, on est toujours face à une même version, décevante, de soi-même. Il incarne la voix d'une jeunesse actuelle, à la fois désabusée et pleine de certitudes.

ADRIEN BLOUËT

LES IMMEUBLES DE FER

Prix Écrire la ville 2022

2021 - 16,00 € - 240 p. - 978-2-88250-702-0



Cette ville de brume emportait dans sa fuite le passé lointain mais tangible dans lequel je me sentais, paradoxalement, chez moi.

« Un *Lost in Translation* littéraire d'une ironie mordante. » — **Sophie Divry**

« Un roman initiatique dont le héros aurait paumé la boussole. Un *Lost in Translation* vécu par un urbaniste ne sachant plus lire une carte et englouti par une ville. Un roman kafkaïen parfois, pour ce qu'il a de drôle, d'absurde et d'angoissant. »

— **LA LIBERTÉ**

Arthur, jeune homme sans qualités et urbaniste fraîchement diplômé, s'apprête à partir à Shanghai pour y réaliser un stage... et surtout pour suivre sa petite amie de longue date, Adèle, qui a décidé d'aller y pratiquer le bouddhisme à temps complet.

Pourtant, l'été qui précède le départ, leur relation, déjà moribonde, prend fin sous le soleil de Thessalonique. C'est donc seul qu'il débarque dans la ville la plus peuplée du monde. Pensant sauter avec joie dans le train de la révolution urbaine, il se retrouve en fait délaissé par ses responsables, qui ne lui confient aucune tâche. Hanté par la présence invisible d'Adèle, il erre, désœuvré, dans un paysage de tours et de gratte-ciel, se perd dans la ville-mensonge, qui semble chaque jour changer de visage. Une ville sans limites ni frontière ni mémoire, une ville affamée en expansion perpétuelle qui le fascine, mais qui n'en devient pas moins de plus en plus hostile.

Ascanio Celestini est né en 1972 et vit à Rome. Cinéaste, dramaturge, écrivain, il est l'un des acteurs les plus connus du théâtre narratif en Italie. Son film *La pecora nera*, adaptation cinématographique de *La brebis galeuse* (éditions du Sonneur, 2010), a été remarqué à la Mostra de Venise en 2011 et a reçu le prix spécial du Festival du film italien d'Annecy. Celestini a écrit six livres, tous publiés en Italie par les éditions Einaudi. Il a reçu en octobre 2013 le prestigieux Prix de la critique en Belgique pour l'adaptation théâtrale du *Discours à la nation*.



© Jacovelli-Zayed - Spot the Difference

JE ME SUIS LEVÉ ET J'AI PARLÉ

Traduit de l'italien par Christophe Mileschi
2016 - 15,00 € - 144 p. - 978-2-88250-410-4



« Ascanio Celestini, écrivain plein de talent et d'imagination, peuple ses romans de héros ordinaires et d'histoires quotidiennes. » — **LE MONDE DES LIVRES**

LUTTE DES CLASSES

Traduit de l'italien par Christophe Mileschi
2013 - 19,00 € - 272 p. - 978-2-88250-317-6



« La noirceur du tableau ne fait pas de *Lutte des classes* un livre déprimant. Il est traversé par une énergie roborative. La langue de chacun des quatre porte-parole est distincte, inventive, parfois jusqu'au burlesque, une langue parlée, rythmée toute en digressions, rappels et contradictions. » — **LE TEMPS**

« Il réinvente l'ironie, masque la férocité, donne des couleurs flamboyantes à l'innocence, et fait de la truculence de son phrasé un passeport mondial. » — **TÉLÉRAMA**

« Ascanio Celestini parvient à donner vie à tout un peuple d'exclus qui se démènent pour entrevoir un peu de bonheur. Et cela en dépit des horreurs qui parfois les poursuivent. Tous tentent de ne pas voler en éclats à leur tour dans un monde qui pourtant craque de toutes ses coutures. » — **LE COURRIER**

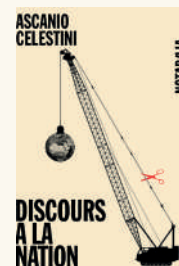
« Tantôt harangues, tantôt diatribes, la cinquantaine de récits qui composent *Discours à la nation* arrache des rires ou des cris. C'est noir, grotesque, absurde, terrifiant. Celestini est le digne héritier de Dario Fo. »

— **LE MONDE DES LIVRES**

ASCANIO CELESTINI

DISCOURS À LA NATION

Traduit de l'italien par Christophe Mileschi
2014 - 21,00 € - 264 p. - 978-2-88250-339-8



Moi, j'ai l'angoisse.
Je ne sais pas où coller des pansements.
Je ne sais pas quel trou je dois boucher.

Je rentre chez moi,
et pour m'endormir j'essaie de lire un livre.
Il me faudrait un truc léger,
qui me vide la cervelle,
mais je ne vais quand même pas me mettre
à lire *Harry Potter*
juste parce que je suis allé aux urgences
à cause d'un infarctus hystérique !

J'allume la télé,
espérons qu'on transmette
une partie de billard,
un plan fixe sur un tapis vert,
rien que des boules et des queues,
je n'y comprends rien et pour moi,
c'est pareil qu'un mantra.

Je suis angoissé.
Pourquoi suis-je angoissé ?
À cause de l'avenir de mon fils ?
À cause du gouvernement et de sa dérive
autoritaire ?
À cause des guerres et de la pauvreté et de
la pollution ?
Ai-je une alternative ?
Un autre monde est-il possible ?
Ai-je mis le doigt sur la coupure de la

tronçonneuse existentielle ?
Puis-je enfin aller chez le médecin et lui dire
"Le mal est là. Mettez- moi un pansement,
de la gaze, un plâtre" ?

J'envie les camarades.
Les maquisards de l'ancien temps qui
pendent Mussolini
par les pieds sur la Piazzale Loreto,
qui le détestent et continuent à lui tirer des
coups de feu
dans la tête quand il est déjà mort.
Qui hurlent "Ordures d'assassins", à lui,
et "Pétasse", à la Petacci.

J'envie les anticommunistes viscéraux,
les fascistes décomplexés,
parce qu'ils se consolent en faisant le salut
romain. Ils vont au lit et ils s'endorment en
souriant le bras tendu.
Les supporters aux onze héros,
les soldats qui ont un drapeau à honorer
et cent mille autres sur lesquels cracher
et tirer.

Mais moi par contre
je suis sans armes.
Je suis sans foi
et sans drapeaux.

Moi, j'ai l'angoisse.

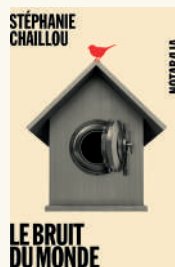
Stéphanie Chaillou est née à Nantes en 1969. Après *L'Homme incertain* et *Alice ou le Choix des armes* (Alma éditeur), elle publie chez Notabilia *Le Bruit du monde* (2018) et *Un jour d'été que rien ne distinguait* (2020).



© Louise D'Iggy

LE BRUIT DU MONDE

2018 - 14,00 € - 168 p. - 978-2-88250-519-4



Marie-Hélène Coulanges, dite Marilène, grandit à Brigneau, un hameau perdu au milieu de la campagne. Lieu de l'enfance, des cabanes et des jeux, creuset de la mémoire, Brigneau c'est aussi le lieu des premiers désenchantements, un endroit où la pauvreté semble figer les êtres et les choses.

Le Bruit du monde est le récit d'une quête de liberté, une histoire de déracinement, de séparation, d'identité perdue et de luttes. Stéphanie Chaillou parvient à dire les blessures secrètes, la peur de l'échec, les doutes et les espérances vives qui façonnent une vie.

« S'il vous plaît, amis lecteurs, prêtez attention à ce petit livre poignant qui fait entendre une voix neuve et ardente. *Le Bruit du monde*, par Stéphanie Chaillou, est porteur d'une lucidité et d'un esprit d'audace conquis de haute lutte. C'est un cri sans cri, on peut l'écouter. À l'heure où au moins 10 % des enfants en France vivent au-dessous du seuil de pauvreté, il est beau et bon qu'un texte littéraire nous fasse éprouver ce que leur enlève le manque d'argent et de sécurité de leurs parents. »

— **LE FIGARO LITTÉRAIRE**

« Un roman âpre qui invite, dans les pas de Jacques Rancière, à remplacer le mépris par la considération. » — **L'HUMANITÉ**

« Un roman brutal et poétique. Un plaidoyer en faveur de l'émancipation sociale et du courage d'être soi, autant qu'un hommage aux vertus rédemptrices de la littérature – cette dernière nous mettant rarement face à des personnages aussi insupportablement nus. » — **LE MATRICULE DES ANGES**



Je ne sais pas quel âge j'avais exactement quand ça a commencé. Si je savais lire, déjà. Ou si c'était avant. Mais je me souviens du jour où, pour

la première fois, ça s'est passé. J'étais seule, dans le jardin devant la maison.

Je jouais.

Je m'amusais à faire des petits tas avec de la terre, que je prenais dans les parterres d'œillelets qui bordaient la maison. J'avais fait cinq petits tas que j'avais disposés en cercle. Un pour chacun de nous. Mes deux frères aînés, mes parents et moi. Et sur chacun des tas, j'avais disposé un objet. Différent à chaque fois. Une plume de tourterelle, une feuille de chêne, une tête d'œillet, un caillou, un morceau de bois. Un signe distinctif pour chacun d'entre nous.

J'étais seule dans le jardin devant la maison. Je ne savais pas où étaient mes parents et mes frères. Sans doute près de la maison, dans la grange. Ou peut-être un peu plus loin, dans les volières avec les faisans. Mais ils n'étaient pas là. Je ne les entendais pas. Aucun son ne signalait leur présence à proximité de la mienne. Comme si j'étais seule. Complètement seule dans le jardin devant la maison. Et c'est ce sentiment précis que j'éprouvai soudain.

Un sentiment effarant de solitude

Les tas se tenaient devant moi. Autour d'eux, il y avait les parterres avec les œillelets blancs. Je voyais les fenêtres de la maison. Je voyais le toit en tuiles rouges, le ciel au-dessus. Je voyais les nuages fins qui filaient dans le ciel. Je voyais l'ouverture du ciel ; ce silence qui enveloppait la scène. Il me semblait me tenir seule face à une immensité. Quelque chose de si grand que c'en était effrayant. Quelque chose de puissant et d'effrayant à la fois. Comme si nous n'étions rien, mes parents, mes frères et moi. Rien. Fragiles. Des petits tas de terre qui frémissaient dans le vent.

C'est alors qu'elle m'est apparue.

La fille.

Que je l'ai vue pour la première fois.

STÉPHANIE CHAILLOU

UN JOUR D'ÉTÉ QUE RIEN NE DISTINGUAIT

2020 - 14,00 € - 144 p. - 978-2-88250-636-8



« Roman sur une enfance des années 1970 marquée par le refus, *Un jour d'été* explore aussi les fractures sociales. Mais le livre, loin d'être uniquement réaliste, se déploie grâce aux pensées oniriques de la narratrice, trésor d'enfance caché, où se profile une fille aux cheveux blonds, plantée devant la Garonne. »

— **LIBÉRATION**

« Un roman ensorcelant sur la liberté d'être soi et de refuser les codes. »

— **PSYCHOLOGIES MAGAZINE**

« On pense à Annie Ernaux et à Pierre Bergounioux. Il y a quelque chose de singulier et de très fort dans cette manière de relater l'engourdissement intérieur, la honte, la puissance paralysante d'un monde privé d'explications. » — **L'EXPRESS**

Ludmila Charles est née en 1967. Elle enseigne la littérature à l'université.
Elle vit à Paris dans le quartier de Barbès.
La belle saison a remporté le Grand Prix SGDL du premier roman



© Louise Olligry

Au début, Ludmila Charles ne voulait pas citer de lieux, pas plus qu'elle ne voulait donner de noms à ses personnages. Il y a une vraie volonté d'universalité dans ce qu'elle écrit. Parce que, à travers ces vies menées en parallèles qui ne se rejoignent que pendant les vacances, ces destins qu'on croyait unis pour toujours et qui finalement ne résistent pas à la vie, à l'inégalité des chances, *La belle saison*, pour le résumer en une phrase, c'est l'exil vu par ceux qui restent. Le sentiment d'abandon de ceux qui restent, et la culpabilité de ceux qui sont partis.

Une œuvre portée par le désir d'aller à la recherche des gens ordinaires, qui vivent des vies ordinaires, qui pensent qu'eux-mêmes n'ont aucune importance, qu'ils font partie de quelque chose de plus vaste. Ceux auxquels on ne pense pas, dont on ne parle jamais. Le désir de leur accorder soudain de l'importance, et plus encore : de braquer les projecteurs et de les regarder au microscope. Sans le microscope, on a l'impression qu'il ne se passe rien dans ces existences, qu'elles sont presque vaines. Avec le microscope on voit le grand mystère de ces gens ordinaires et la fulgurance de leurs émotions.

LUDMILA CHARLES

LA BELLE SAISON

Grand Prix SGDL
du premier roman

2021 - 14,00 € - 128 p. - 978-2-88250-671-9



PREMIER ROMAN



Elena était née un premier avril ; son frère, ses sœurs, tous les voisins avaient cru à une farce lorsque son père avait annoncé la nouvelle : de la grossesse personne n'avait rien vu. Sa mère était déjà si grosse ! Combien de fois la vieille femme avait-elle déjà raconté cette histoire ? Elle baissait la voix. Elle-même ne s'était longtemps aperçue de rien ; être enceinte à son âge ! Vrai, elle se demandait encore comment cela avait bien pu arriver. Et elle riait d'un rire silencieux, renversée en arrière. Nora, la sœur aînée d'Elena, avait accouché de son fils quelques semaines plus tard, mécontente d'être la deuxième. Toute la famille vivait à Nove Mesto à l'époque. Lorsque le père d'Elena y était né, la ville faisait encore partie de l'Autriche-Hongrie ; puis l'empire s'était effondré, les frontières de l'Europe centrale avaient été redessinées et Nove Mesto avait changé de pays plusieurs fois.

Mais rien ne changeait plus depuis de longues années.

« *La belle saison* est un texte plein d'une poésie délicate et triste, celle qui fait des instants de l'existence des moments d'insignifiance pourtant remplis de sens. Les gestes des femmes sont les mêmes d'une génération à l'autre, et n'appartiennent pas plus à Elena qu'à une autre, aussi impersonnels que ceux des ouvriers à la chaîne. Ludmila Charles, par l'élégance et la subtilité de son écriture, fait de cette femme un personnage d'une beauté à pleurer. » — **EN ATTENDANT NADEAU**

« Dans ce récit qui nous plonge au cœur de hautes solitudes, où la nostalgie est avant tout l'empreinte des choses chéries, l'autrice réconcilie la rudesse et la joliesse du monde. En encapsulant avec grâce la fuite du temps et en se distanciant du texte par un ton doux-amer, elle nous prémunit des dangers d'une vie en sourdine. L'émotion est immédiate, sans profusion inutile. »

— **LIBRAIRIE TERRE DES LIVRES, Lyon**

Né en 1964, Éric Chevillard publie principalement aux Éditions de Minuit, et aux éditions Fata Morgana. Pendant six ans, jusqu'en 2017, il collabore avec *Le Monde des livres* où il écrit chaque quinzaine une chronique sous forme de feuilleton.

« Éric Chevillard occupe une place à part dans le paysage littéraire parce qu'il est original, imprévisible, imaginatif, complexe, irrévérencieux, cruel, drôle, extravagant, bref, inclassable. »

— **LE JDD**

DÉFENSE DE PROSPER BROUILLON

Illustrations de Jean-François Martin

2017 - 14,00 € - 104 p. - 978-2-88250-484-5



« Un recueil de perles authentiques et une diatribe jouissive contre une certaine forme industrielle de littérature. » — **LE CANARD ENCHAÎNÉ**

Ce livre se présente à première vue comme une exploration de l'œuvre merveilleuse d'un écrivain répondant au nom de Prosper Brouillon, dans le but d'en faire l'éloge.

Mais ce n'est qu'un leurre : il s'agit en réalité d'un féroce réquisitoire contre une certaine littérature institutionnalisée, pantouflarde et satisfaite d'elle-même. Qu'en est-il quand on y regarde de plus près ? Voilà à quoi répond Éric Chevillard dans ce livre aussi jouissif et frais que caustique et assassin.

Prosper Brouillon est le nom donné à l'ensemble des écrivains chez qui ont été collectées les phrases, exemplaires, à partir desquelles Chevillard s'est amusé à reconstruire un faux roman délirant.

PROSPER À L'ŒUVRE

Illustrations de Jean-François Martin

2019 - 15,00 € - 112 p. - 978-2-88250-589-7



Prosper est de retour ! L'écrivain le plus insupportable de Saint-Germain-des-Prés est aux prises avec les tourments d'un auteur à succès : il passe à la télé, parle de littérature, dirige une master class et, suite au succès de son premier roman, tente d'écrire un polar. Il attend la visite de l'inspiration en travaillant ses métaphores, il recrute ses personnages, s'outille, plante le décor, remonte les bretelles à ses nègres, essaime des indices de sa plume turgescence... sans oublier de faire monter ses à-valoir.

ÉRIC CHEVILLARD

« Filippo D'Angelo brosse avec brio et talent un tableau des croyances, fantasmes et déceptions du monde globalisé. » — **LE COURRIER**

« De la médiocrité d'un quotidien sans horizon, D'Angelo parvient à rendre les nuances, les impatiences, les espoirs, dans une partition parfaitement exécutée. » — **L'OBS**

LA FIN DE L'AUTRE MONDE

Traduit de l'italien par Christophe Mileschi

2015 - 22,00 € - 336 p. - 978-2-88250-360-2



Jeune et brillant doctorant en littérature française, Ludovico est attelé à la rédaction d'une thèse qui l'ennuie, jusqu'au jour où il découvre l'existence probable d'une fin différente au roman utopique *L'Autre Monde* écrit par Cyrano de Bergerac en 1657. Se procurer la version inédite de cette conclusion lui assurerait une entrée fracassante dans la carrière universitaire et rachèterait sa morne existence de fils de bonne famille, désabusé, érotomane par cynisme et flirtant dangereusement avec l'alcoolisme. Il est à la fois le représentant et le témoin écœuré du naufrage de sa génération, celle de l'Italie berlusconienne.

TAMAS DOBOZY



SIÈGE 13

Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

2014 - 21,00 € - 400 p. - 978-2-88250-340-4

NOUVELLES

Inspiré par ce cataclysme historique qu'a été le siège de Budapest, l'un des plus sanglants de la Seconde Guerre mondiale, *Siège 13* regroupe treize nouvelles liées entre elles et qui ont pour décor l'Europe, le Canada et les États-Unis, terres d'accueil, terres d'un commencement toujours menacé par les fantômes du passé. L'oubli est-il possible, et à quel prix ? Que faire quand la trahison et la loyauté se ressemblent à s'y méprendre, quand toutes les allégeances sont mises en péril par le simple besoin de survivre ? Sensible au poids de l'histoire, aux souffrances de la solitude et au prix de la fidélité, *Siège 13* explore ce qui rapproche et divise les êtres. Tamas Dobozzy signe une véritable comédie humaine, une œuvre virtuose marquée par l'esprit et par le goût profond pour l'absurde.

Fatima Daas est née en 1995 à Saint-Germain-en-Laye. Ses parents, venus d'Algérie, se sont installés à Clichy-sous-Bois. Elle grandit dans la petite ville de Seine-Saint-Denis, entourée d'une famille nombreuse. Au collège, elle se rebelle, revendique le droit d'exprimer ses idées et écrit ses premiers textes. Au lycée, elle participe aux ateliers d'écriture conduits par Tanguy Viel. Encouragée par l'écrivain et sa professeure de français, elle s'inscrit au master de création littéraire de Paris-VIII. Elle se définit comme féministe intersectionnelle.

La petite dernière est son premier roman.



© Olivier Rollier

Le 20 août 2020, *La petite dernière*, le premier roman de Fatima Daas, sortait en librairie. Une bombe à fragmentation de 192 pages qui allait laisser sa marque dans le monde littéraire.

Parrainée par Virginie Despentes, adoubée par la critique qui salue unanimement sa maîtrise de l'écriture, du rythme, du souffle, l'ingéniosité de son dispositif littéraire, de cette anaphore filée et de sa capacité hors normes à provoquer chez le lecteur des émotions puissantes et tenaces – et bien qu'ostensiblement boudée par les prix germanoprats, – *La petite dernière* fait une entrée fracassante, et Fatima Daas se retrouve, à vingt-cinq ans, projetée en pleine lumière.

Française d'origine algérienne, musulmane, lesbienne, Clichoise, asthmatique allergique, dernière d'une fratrie de trois filles, en thérapie, habituée du RER. Les personnages comme Fatima Daas n'existaient pas jusque-là en littérature. On n'avait jamais lu ça.

Et ce qui avait été porté par la nécessité, ce cri de liberté d'une femme qui ne voulait pas être ce que les autres avaient envie qu'elle soit, prend soudain une dimension universelle. *La petite dernière* nous parle alors à tous de l'impossibilité de faire cohabiter des identités contraires et du besoin impérieux de continuer à essayer, du refus d'abdiquer au détriment de sa propre complexité, de la volonté d'être différent tout en ayant besoin d'être aimé et accepté.

Un engouement qui, loin d'être un feu de paille, ne cessera de se confirmer : Fatima Daas se voit confier l'émission radiophonique "Ces paroles invisibles" sur France Inter, dans laquelle elle donne la parole à des lecteurs et des lectrices de son roman qui disent leur rapport à la religion, leur identité de genre, leur sexualité ou encore leurs engagements militants. *La petite dernière* a été traduit en cinq langues. Finaliste du Pen Translation Prize, il a remporté en Allemagne le très prestigieux Internationaler Literaturpreis 2021. Même le cinéma s'en est emparé, et c'est à la réalisatrice Hafsia Herzi (*Tu mérites un amour*, *Bonne Mère*) qu'a été confié de transposer le roman à l'écran.

« Si vous cherchez en littérature une histoire qui vous parle et que vous ne la trouvez pas, écrivez-la ! »

FATIMA DAAS

Je m'appelle Fatima Daas. Je suis la mazziya, la petite dernière. Celle à laquelle on ne s'est pas préparé. Française d'origine algérienne. Musulmane pratiquante. Clichoise qui passe plus de trois heures par jour dans les transports. Une touriste. Une banlieusarde qui observe les comportements parisiens. Je suis une menteuse, une pécheresse. Adolescente, je suis une élève instable. Adulte, je suis hyper-inadaptée. J'écris des histoires pour éviter de vivre la mienne. J'ai fait quatre ans de thérapie. C'est ma plus longue relation. L'amour, c'était tabou à la maison, les marques de tendresse, la sexualité aussi. Je me croyais polyamoureuse. Lorsque Nina a débarqué dans ma vie, je ne savais plus du tout ce dont j'avais besoin et ce qu'il me manquait. Je m'appelle Fatima Daas. Je ne sais pas si je porte bien mon prénom.

« Le monologue de Fatima Daas se construit par fragments, comme si elle updatait Barthes et Mauriac pour Clichy-sous-Bois. Elle creuse un portrait, tel un sculpteur patient et attentif... ou tel un démineur, conscient que chaque mot pourrait tout faire exploser, et qu'on doit les choisir avec un soin infini. Ici l'écriture cherche à inventer l'impossible : comment tout concilier, comment respirer dans la honte, comment danser dans une impasse jusqu'à ouvrir une porte là où se dressait un mur. Ici, l'écriture triomphe en faisant profil bas, sans chercher à faire trop de bruit, dans un élan de tendresse inouïe pour les siens, et c'est par la délicatesse de son style que Fatima Daas ouvre sa brèche. »

— Virginie Despentes

LA PETITE DERNIÈRE

2020 - 16,00 € - 192 p. - 978-2-88250-650-4



« Un rythme qui pulse, des phrases qui claquent, des chapitres comme une mélodie, commencés tous par ces mêmes mots : “Je m’appelle Fatima Daas”, qui mènent chaque fois autre part, dévoilant une nouvelle facette, ajoutant une nouvelle pièce au puzzle éclaté de cet autoportrait bouleversant d’une fille d’aujourd’hui qui se cherche, et qui cherche – un équilibre, une vérité parmi les “vérités” que lui imposent les autres, ses parents, l’islam, la banlieue, la France, l’amour. La voix furieusement contemporaine qu’on espérait. » — **LES INROCKUPTIBLES**

« Née dans la banlieue de Paris au sein d’une famille musulmane, la jeune autrice signe un roman d’apprentissage lesbien autant que corps-à-corps avec Dieu. Le roman se trouve porté par cette évidence d’un texte sacré qui embrase la vie tout en la disciplinant. Les versets brûlants auxquels il n’est jamais question de renoncer. Et jusqu’à ces interdits impossibles à congédier. » — **LE MONDE DES LIVRES**

« Je ne pensais pas pouvoir ressentir une émotion aussi définitive et physique dans un roman. » — **LIRE. MAGAZINE LITTÉRAIRE**

« Ce texte est une longue litanie, surgie comme un cri aussi vital que primal. La prière très moderne d’une jeune femme aux prises avec ses questionnements face à ses identités multiples : lesbienne, musulmane pratiquante et issue des quartiers populaires. » — **CAUSETTE**

« L’auteure impose un style, une narration des contraires. Elle balance ses phrases comme des uppercuts mais les bourre de tendresse. Ça vibre, ça claque, ça swingue, ça parle aux tripes. » — **LE MATRICULE DES ANGES**

« *La petite dernière* est une bombe à fragmentation qui ausculte avec finesse et passion la question de l’identité. » — **ELLE**

« D’une prose intrépide, l’autrice cherche comment vivre avec l’inconciliable. Un premier livre d’une grande puissance. » — **TÉLÉRAMA**



SOPHIE DIVRY

« Une fantaisie irrésistible, pleine d’humour et habitée en même temps, sur le sens de la vie. Le *Curiosity* de Sophie Divry, lesté de son besoin d’amour, gagne assurément le premier rang dans la galerie des robots sublimement humains, tellement humains. » — **LA VIE**

« Sophie Divry, alliant comme à son habitude cocasserie, âpreté et tendresse, imagine au curieux appareil une forme documentée de mélancolie cybernétique. » — **LA LIBERTÉ**

« Dans l’espace, personne ne vous entend crier. Mais dans celui de la littérature, une voix, fût-elle celle d’un robot, peut parcourir l’infini et même au-delà. » — **LYON CAPITALE**

CURIOSITY

2021 - 14,00 € - 112 p.
978-2-88250-630-6



TROIS FOIS LA FIN DU MONDE

2018 - 16,00 € - 240 p. - 978-2-88250-528-6



« Une radieuse dystopie. Le cinquième roman de Sophie Divry est sans doute le plus volontairement poétique, le plus stylistiquement construit de son œuvre. » — **LE MONDE DES LIVRES**

« Une robinsonnade brute et sensuelle. » — **L'OBS**

« En imaginant le destin d’un homme après l’explosion d’une centrale nucléaire, la romancière Sophie Divry propose une réflexion sur l’individu et le collectif qui reflète les enjeux des mobilisations sociales actuelles. » — **LIBÉRATION**

« Une ode envoûtante à la nature. » — **LIBRAIRIE LA PROCURE, Reims**

« Robinsonnade moderne qui nous fait passer des réalités les plus rudes aux considérations les plus tendres sur le monde qui nous entoure, tout simplement enchanteur ! » — **LIBRAIRIE GALLIMARD, Paris**

« Sophie Divry secoue son lecteur autant qu’elle l’enveloppe dans la toile de ce roman à la poésie envoûtante. » — **LIBRAIRIE ARCANES, Châteauroux**

Sophie Divry est née en 1979 à Montpellier et vit à Lyon. Son premier roman, *La Cote 400* (Les Allusifs, 2010) a été traduit en cinq langues. Chez Notabilia, elle publie *Journal d'un recommencement* en 2013, puis *La Condition pavillonnaire* en 2014, qui reçoit la mention spéciale du Prix Wepler. Il sera suivi de *Quand le diable sortit de la salle de bain* (2015), d'un essai : *Rouvrir le roman* (2017) et de deux romans : *Trois fois la fin du monde* (2018) et *Curiosity* (2021).



© Louise D'Igry

QUAND LE DIABLE SORTIT DE LA SALLE DE BAIN

2015 - 18,00 € - 320 p. - 978-2-88250-384-8



« Un bijou d'humour et d'inventivité tout à fait original. » — **ROCK&FOLK**

« Parce qu'elle est novatrice, ambitieuse et généreuse, son œuvre est à découvrir sans condition. » — **LIRE**

« La richesse foisonnante du texte est une sorte de réponse bravache à la pauvreté matérielle du quotidien. Elle a quelque chose d'une revanche qu'offrirait la littérature sur la vie et les défaites qu'elle inflige. » — **LE MONDE DES LIVRES**

« Terriblement cocasse, effroyablement lucide, extraordinairement intelligente, la plume de Sophie Divry ne cesse de nous émerveiller. »

— **LIBRAIRIE PASSION CULTURE, Orléans**

« Ce livre s'adresse aux jeunes qui commencent leur vie, et aux parents qui veulent que tous leurs enfants soient des bourgeois. Il tend un miroir et il leur pose la question : est-ce cela, une vie réussie ? Cet enfermement en soi-même et en son petit confort ? Mais il s'adresse à un grand public, puisqu'il s'adresse à tous ceux d'entre nous qui ont trouvé un jour leur existence absurde, et le paysage mental de la France dépourvu de charme. »

SOPHIE DIVRY

LA CONDITION PAVILLONNAIRE

Mention spéciale
du jury du prix Wepler
Fondation La Poste 2014

2014 - 17,00 € - 272 p. - 978-2-88250-347-3



« Si *La Condition pavillonnaire* est un livre extrêmement grinçant, Sophie Divry en fait bien plus qu'un roman contre la société de consommation. Un roman discrètement puissant. Terriblement mélancolique. » — **LE MONDE DES LIVRES**

SOPHIE DIVRY

JOURNAL D'UN RECOMMENCEMENT

2013 - 10,00 € - 88 p. - 978-2-88250-306-0



À travers le journal de visites paroissiales, alliant introspection et observations teintées d'humour, Sophie Divry parvient à dresser un tableau tout en subtilité sur la vie d'une communauté de croyants.

Sa plume sobre, jamais complaisante, navigue avec bonheur entre différents registres pour nous livrer un récit inhabituel et bouleversant.

ROUVRIRE LE ROMAN

2017 - 14,00 € - 208 p. - 978-2-88250-453-1



« Avec *Rouvrir le roman*, c'est la littérature qu'elle entend galvaniser. Sophie Divry signe un très stimulant précis de liberté – comme le sont, au fond, tous ses livres. »

— **LE MONDE DES LIVRES**

« Il est parfois important de mettre les poings sur les *i*. Voire de rappeler de quel *i* on parle. C'est ce que fait Sophie Divry dans son essai. Tonique et décontracté, son texte n'en est pas moins combatif. Son propos est multiple et stimulant : montrer que le roman, loin d'être moribond (ou carrément enterré), se porte bien, mais à condition qu'on se donne les moyens de l'ouvrir... » — **LE CLAVIER CANNIBALE**



© SagaSig

KRISTÍN EIRÍKSDÓTTIR

Kristín Eiríksdóttir est née à Reykjavík en 1981. Sa voix est puissante et pénétrante, l'une des plus originales de sa génération. Avec *La matière du chaos*, best-seller en Islande, traduit en neuf langues, elle a remporté les Icelandic Literary Prize et Icelandic Women's Literature Prize ; elle figure dans la liste des meilleurs livres étrangers du *Library Journal*. Elle est la fille de la grande poétesse Ingibjörg Haraldsdóttir.

LA MATIÈRE DU CHAOS

Traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salaün
2022 - 18,00 € - 256 p. - 978-2-88250-726-6



La matière du chaos nous parle des relations mère-fille, des secrets de famille et des traumatismes enfouis, de la place des femmes dans la société et des violences dont elles sont victimes. Un véritable *page turner*, la course contre la montre d'une femme poursuivie par l'oubli.

« C'est en miroir trouble que ce roman plein de secrets et de sourde violence montre deux destins de femmes à la fois victimes et acharnées à vivre, mais, par-dessus tout, le fil noué de leurs histoires rend hommage à la littérature, seule capable de résister au chaos en le racontant. »

— Camille Laurens

« Avec un humour noir dont il ne se défait jamais, une lucidité désarmante et une écriture incarnée, Olivier El Khoury fait une entrée fracassante en littérature. »

— LIBRAIRIE L'ÉCRITURE, Vaucresson

« Lâché sur le terrain de jeu de l'écriture, El Khoury dribble joyeusement avec les mots pour dire les errements d'une jeunesse maladroite, sans jamais se départir d'un sens de la dérision certain. »

— L'EXPRESS

SURFACE DE RÉPARATION

2017 - 14,00 € - 160 p. - 978-2-88250-483-8



Naviguant entre espoirs et déceptions, entre les inquiétudes face à l'avenir, la chaleur des amitiés éternelles, les cuites au soleil, les voyages qui tournent au fiasco, les études qui n'ont de scientifiques que le nom, les jobs successifs et les amours catastrophiques d'un jeune homme aussi séduisant que paumé et maladroit, Olivier El Khoury construit ici un roman d'apprentissage en dix-sept tableaux.

Une quête d'équilibre dans un monde qui valse, portée par une voix d'une fraîcheur exaltante.

JÓN ATLI JÓNASSON

LES ENFANTS DE DIMMUVÍK

Traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson
2015 - 11,00 € - 96 p. - 978-2-88250-381-7



Dans *Les Enfants de Dimmuvík*, Jón Atli Jónasson raconte une histoire d'autant plus terrible que la vérité y apparaît comme un os mis à nu : il y a parfois, simplement, trop de bouches à nourrir. C'est aussi en filigrane une méditation angoissée sur la tentation d'abandonner les siens à leur misère pour sauver sa peau.

« Ce récit très court vous coupe le souffle, comme un poing dans le ventre. Physique, charnel, terrible, le livre dit la faim qui tenaille des enfants misérables, et finira par en avoir raison. » — LE TEMPS

« Venu de l'air glacé d'Islande, ce court texte est une pépite de tristesse à la densité presque suffocante. » — LE MATRICULE DES ANGES

Née en Norvège dans les années 1960, Mona Høvring a écrit cinq recueils de poésie et quatre romans. *Nous sommes restées à fixer l'horizon*, paru chez Notabilia en 2016, reçoit le prix Unified Language. Parce que *Vénus a frôlé un cyclamen le jour de ma naissance* représente une percée décisive pour l'autrice : finaliste du Prix des libraires, il remporte le très prestigieux Prix de la critique norvégienne en 2018. Traduit en sept langues, il est salué par un extraordinaire accueil, aussi bien commercial que critique. En 2021, l'Académie suédoise décerne à Mona Høvring le prix Dobloug, pour l'ensemble de son œuvre.



© Nigrite Blum

NOUS SOMMES RESTÉES À FIXER L'HORIZON

Traduit du norvégien par Jean-Baptiste Coursaud
2016 - 14,00 € - 160 p. - 978-2-88250-378-7



« C'est une musique en sourdine qui traverse ce court roman, son intensité dramatique naît de sa manière particulière d'en dire moins qu'il n'en faudrait, de glisser sur les émotions, de laisser parler les silences. Phrases rapides efficaces, propos elliptique et souvent étonnant, son écriture excelle à créer une atmosphère aussi singulière que le regard de sa narratrice. »

— **LE COURRIER**

« Je n'ai jamais compris ce qui était passé par la tête de ma sœur. Elle a ni plus ni moins plié bagage. À croire qu'elle avait changé de cœur, à croire que tout en elle s'était refroidi. Et sa blquette autodestructrice, son béguin dévorant, avait pour objet un homme louche et moche qui, par-dessus le marché, était l'ex de son ancienne cheffe. Qu'est-ce qui pousse une jeune femme à se laisser séduire par un type pareil ? Sans doute Martha ne l'a-t-elle pas compris elle-même. Quand elle est revenue, puisqu'elle est bien sûr revenue, elle avait un air compassé et n'a pas décroché un mot. Elle était revêche, ironique, presque agressive. Sa façon à elle, peut-être, d'avoir honte. Son comportement m'a navrée tout comme il m'a donné envie de lui poser des questions. Qu'avait-elle vécu sans moi ? Qu'avait-elle fait de sa gentillesse ? Qu'avait-elle fait de son amour ? De sa fougue ? Mais je n'ai pas eu le cœur de l'interroger, une raideur en elle m'a arrêtée dans mon élan. Et cette distance entre nous s'est perpétuée.

« Qui es-tu ? me suis-je chuchoté.
- Je ne sais pas, me suis-je répondu. »

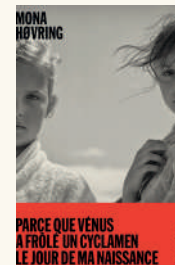
MONA HØVRING

« Lisez Mona Høvring et savourez chaque mot, car chaque phrase est un baiser troublant auquel vous ignoriez aspirer. »

— **ELLE, Danemark**

PARCE QUE VÉNUS A FRÔLÉ UN CYCLAMEN LE JOUR DE MA NAISSANCE

Traduit du norvégien par Jean-Baptiste Coursaud
2021 - 15,50 € - 160 p. - 978-2-88250-690-0



Nées le même jour à seulement un an d'intervalle, Ella et Martha ont grandi comme des jumelles. Pourtant, la sombre, maussade Ella, et la brillante et impulsive Martha sont aussi différentes que les deux faces d'une même pièce. Quand Martha fait une dépression nerveuse, c'est Ella qui prend soin d'elle. En plein cœur de l'hiver, elles partent se réfugier dans un hôtel perdu au milieu des montagnes, îlot de lumière au sein d'un paysage froid et dénudé, enseveli sous la neige. Isolées, hors du temps, les deux jeunes femmes vivent d'abord en symbiose. Mais des rencontres secrètes vont avoir lieu qui révéleront des désirs jusque-là inconnus, et la véritable nature de leur relation. Un roman sur la jeunesse, la force des liens sororaux, l'emprise et la dépendance, la jalousie et la passion, et surtout, la quête d'une identité propre.

À travers l'histoire de deux sœurs qui marchent en équilibristes sur la frontière labile de l'amour et de l'aliénation, qui doivent apprendre à s'affranchir de l'autre mais également des normes sociales, affronter leur colère et savoir braver les interdits, Mona Høvring nous offre un roman magistral sur la jeunesse, le carcan des conventions et, surtout, la nécessité vitale de partir en quête de soi-même. Insoumise, poétique, piquante, sensuelle, son écriture possède une force visuelle phénoménale, elle nous transporte dans un huis clos nordique, énigmatique et voluptueux, qui nous happe, dont on ne ressort pas indemne, qui a ce pouvoir extraordinaire de nous transformer.

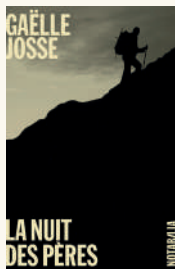
Venue à l'écriture par la poésie, Gaëlle Josse publie son premier roman, *Les heures silencieuses*, en 2011 aux éditions Autrement, suivi de *Nos vies désaccordées* en 2012 et de *Noces de neige* en 2013. Ces trois titres ont remporté plusieurs récompenses, dont le prix Alain-Fournier et le Prix national de l'audio lecture en 2013 pour *Nos vies désaccordées*. *Le dernier gardien d'Ellis Island* a été un grand succès et a remporté, entre autres récompenses, le Prix de littérature de l'Union européenne. La plupart de ses romans sont traduits dans de nombreuses langues et étudiés dans les lycées. Gaëlle Josse est diplômée en droit, en journalisme et en psychologie clinique. Après quelques années passées en Nouvelle-Calédonie, elle travaille à Paris et vit en région parisienne.



© James Weston

LA NUIT DES PÈRES

2022 - 16,00 € - 192 p. - 978-2-88250-748-8



« La romancière dessine avec justesse l'histoire complexe de cette famille meurtrie, démêle les relations tissées à l'intérieur de ce petit monde clos, filiales et fraternelles, pleines de retenue et de pudeur, où l'amour circule malgré tout. »

— FRANCE TÉLÉVISIONS

« *La nuit des pères* rend justice aux effrois de l'enfance et à la possibilité de respirer, après une moitié de vie en apnée. »

— CAUSETTE

« C'est l'une des plus justes voix de la littérature française actuelle. »

— PSYCHOLOGIES MAGAZINE

« Mais comment fait Gaëlle Josse pour nous surprendre à chaque nouveau roman, nous émuvoir, nous toucher en plein cœur en quelques mots ? »

— LIBRAIRIE CHEZ OBERLIN, Strasbourg

« Lisez-le. C'est une expérience unique et bouleversante. Vous serez une fois encore happé par l'écriture poétique de Gaëlle Josse, par son intensité. Gaëlle Josse, c'est aussi ça : proposer des romans d'une grande envergure et d'une grande humanité. »

— LIBRAIRIE DU PINCERAI, Poissy

« Gaëlle Josse nous livre un texte d'une puissance rare. Livre après livre, elle enchante son lectorat par la justesse, la précision de son style et la magnifique humanité de ses personnages. » — LIBRAIRIE À LIVRE OUVERT, Wissembourg

« Gaëlle Josse me bluffe à chaque roman. C'est doux, délicat, et en même temps d'une puissance émotionnelle incroyable. » — LIBRAIRIE LA NUIT DES TEMPS, Rennes

GAËLLE JOSSE



CE MATIN-LÀ

2021 - 17,00 € - 224 p. - 978-2-88250-669-6

« Gaëlle Josse saisit avec justesse les instants fragiles d'une vie sur le fil. Apprendre à s'aimer n'est jamais inné, Gaëlle Josse nous le rappelle dans un roman vivifiant. »

— LE FIGARO

« Avec une grande délicatesse, la romancière accompagne la remontée de cette nageuse qui a touché le fond. Et qui retrouve, avec une lucidité nouvelle, l'élan vers un vrai départ. » — LE MONDE DES LIVRES

« Riche de questions plus que de réponses, interrogeant les ressources intimes des êtres, *Ce matin-là* sonne juste, autant par son humilité que par le souci des minuscules événements : ceux qui, par temps gris, suffisent à faire danser dans l'air quelques grains de lumière. » — LA CROIX

« Un roman qui l'emporte en force, en joie, en beauté. » — ELLE

UNE FEMME EN CONTRE-JOUR

Prix Terres de Paroles 2020
prix Place Ronde
Écrire la photographie

2019 - 14,00 € - 160 p. - 978-2-88250-568-2



« Gaëlle Josse esquisse une biographie exemplaire, discrète et subtile. C'est un livre très attachant parce que la romancière superpose son propre regard à celui de la photographe : une même passion des visages – de ce qui s'y lit, de ce qui se dérobe. »

— LE MONDE DES LIVRES

« La romancière va au-delà de l'anecdote et s'interroge sur la célébrité, le destin, la solitude. On referme le livre la gorge serrée. »

— PSYCHOLOGIES MAGAZINE

UNE LONGUE IMPATIENCE

Prix du public
du Salon de Genève,
prix Simenon,
prix Exbrayat

2018 - 14,00 € - 192 p.
978-2-882509-489-0



« L'œuvre de Gaëlle Josse s'enrichit de ce roman pudique et bouleversant. La mer, l'amour et la séparation y jouent une partition d'une insondable mélancolie. » — **LA CROIX**

« Une longue impatience est une œuvre littéraire autant qu'un travail d'interprétation : Gaëlle Josse y traduit pour nous la langue secrète et universelle du cœur des mères. » — **TRANSFUGE**

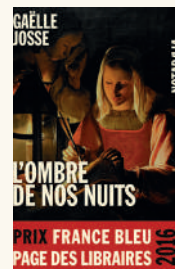
« Gaëlle Josse donne des airs de Pénélope à cette mère hantée par l'attente : ce qu'elle tisse à renfort de détails du quotidien, à la fois simples et bouleversants, c'est le filet qui l'empêche de sombrer, toute une mythologie pour continuer à vivre. » — **LA VIE**

De poésies en romans, depuis presque vingt ans, Gaëlle Josse construit une œuvre. Immense lectrice, habitée, nourrie par la littérature, elle a reçu de très nombreux prix, ses livres sont traduits en quinze langues et enseignés dans les lycées. Pourtant, ce qui me touche particulièrement, c'est la relation qui l'unit à ses lecteurs. Combien de fois, dans d'innombrables festivals, salons, rencontres en librairies, j'ai vu des personnes faire patiemment la queue avant de tendre un exemplaire vieux de dix ans pour lui demander une dédicace, et oser finalement la remercier, avec une sincérité simple, lui dire combien ses romans leur parlent, nourrissent leur intimité, les accompagnent au fil de leur vie, sont une ressource. C'est très émouvant. Et ce n'est ni un hasard ni la rançon de la gloire. Gaëlle Josse ne nous trompe jamais, la mélodie n'est pas soutenue par de tonitruants sons et lumières. Son œuvre possède une qualité sensible, elle nous renvoie à notre propre histoire, à notre propre vécu, parce que Gaëlle Josse sait que la littérature est affaire de points de vue, et qu'aucune voix n'est objective. La finesse de son écriture, son acuité, sa précision, son art du portrait témoignent du soin extrême qu'elle porte à ses personnages. Sa dextérité pour décrire, sans emphase ni euphémisme, les fêlures et les tremblements, jusqu'aux plus infimes, est toute au service de héros ordinaires, dont elle révèle l'extraordinaire pouvoir romanesque. De la Lorraine de la guerre de Trente Ans à Ellis Island, d'une employée de banque surmenée à une mère bretonne dévorée par l'attente, d'une photographe de rue maudite à un père hanté par son passé, aucun sujet ne l'effraye, aucun carcan, aucun filon dont exploiter jusqu'à plus soif la veine littéraire, mais toujours, sa plume aérienne se voue à ceux qui trébuchent, œuvre à capter l'humanité derrière les failles et les blessures.

Sans pathos, Gaëlle Josse nous parle magnifiquement de notre vulnérabilité. Et c'est en cela qu'elle nous est si nécessaire.

L'OMBRE DE NOS NUITS

2016 - 15,00 € - 192 p.
978-2-88250-401-2



« La lumière de l'œuvre traverse le temps en un éclair, superposant sa source, née du travail et du génie du peintre, aux yeux de la femme qu'elle éclaire d'une compréhension inédite. L'art ancien parle au présent, Gaëlle Josse fait le lien en restituant, dans son roman, la puissance de cette parole. » — **LE SOIR**

« L'écriture de Gaëlle Josse joue avec les ombres pour nous plonger au fond des âmes. » — **LIBRAIRIE PASSERELLES, Vienne**

« Mélangeant faits réels et romanesques, Gaëlle Josse signe ici un texte aussi incarné que mélancolique et vibrant. »

— **LIVRES HEBDO**

« Gaëlle Josse est allée à Ellis Island. Elle en dresse une géographie intime, collective, l'histoire d'un homme mêlée à celle de milliers d'autres. Refusant l'emphase, repoussant le pathos, ne boudant pas le plaisir d'invention, en n'occultant pas la crudité des faits réels. » — **TRANSFUGE**

LE DERNIER GARDIEN D'ELLIS ISLAND

2014 - 14,00 € - 176 p.
978-2-88250-349-7



« J'ai écrit ces textes dans des carnets, des cahiers, sur des pages volantes, des agendas, des tickets, des listes, des enveloppes, des marque-pages ou dans mon téléphone ; je les ai écrits dans les gares, les trains, les hôtels, les cafés, chez moi, dans le métro, en ville et en d'autres lieux.

La poésie demeure pour moi comme une apparition, une attention portée à l'infime, comme le surgissement d'un éclat fugace au cœur de nos vies. L'éclosion d'invisibles soleils. Peut-être, à cet instant-là, les mots peuvent-ils saisir quelque chose de ce jaillissement. Elle est le regard nu, débarrassé de ce qui pèse, de ce qui encombre,

elle est le retour à la source, la lumière qui s'attarde sur un mur, le frémissement qui parcourt un visage, la chaleur d'un corps aimé, elle est le mot que l'on attend et qui nous sauvera peut-être.

J'ai eu envie de vous offrir aujourd'hui cette moisson de mots cueillis jour après jour, qu'ils aient été d'orage ou d'allégresse. Mais vivants.

Vivants, oui, et vibrants, toujours. »

ET RECOUDRE LE SOLEIL

2022 - 10,00 € - 96 p.-
978-2-88250-724-2



POÉSIE



© Eduardo Gimenez

« Où l'on découvre que Beckett et Kafka ont un cousin en Uruguay : le génial Mario Levrero. » — **TRANSFUGE**

« Un splendide fiasco littéraire ! » — **LE MONDE DES LIVRES**

« Il apparaît rapidement au lecteur que l'humour est naturel à l'Uruguayen. L'inconscient et la parapsychologie sont des éléments centraux, moins cependant que la vie, la mort et la résurrection d'un pigeon sur la terrasse d'en face. »

— **LIBÉRATION**

« Le récit autobiographique de Levrero est un concentré d'humour uruguayen. » — **L'OBS**

En Amérique latine, le cliché veut que le Chili produise des poètes, l'Argentine des nouvellistes, le Mexique des romanciers, et l'Uruguay des bizarres.

Levrero était un bizarre de très haut niveau.

Il détestait les interviews et les prologues, s'intéressait à l'autohypnose, croyait aux phénomènes télépathiques, lisait sur le Zen, était accro aux ordinateurs, aimait la science et adorait lire des romans policiers au petit déjeuner. Il a tour à tour été journaliste, animateur d'ateliers d'écriture virtuels, vendeur de livres d'occasion, auteur de mots croisés et de scénarios de bande dessinée, photographe et parapsychologue. Il refusait de se plier aux règles ou conventions, et annonçait solennellement : « La seule chose qui compte en littérature, c'est d'écrire avec autant de liberté que vous le pouvez. »

Lors d'une interview imaginaire qu'il a conduite avec lui-même, il livre ses influences : Mandrake le Magicien, Lewis Carroll, la musique tango des années 1940, les romans policiers, les Beatles et *Tía Vicenta* – une sorte de *Fluide glacial* argentin. Il ajoute : « C'est une erreur d'attendre que la littérature n'émane que de sources littéraires. Ce serait comme attendre d'un fromager qu'il ne mange que du fromage. » Par ailleurs, il n'a pas fini le lycée et disait que le club Guardia Nueva tango de Montevideo avait été son université. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands écrivains latino-américains contemporains.

MARIO LEVRERO

LE ROMAN LUMINEUX

Traduit de l'espagnol (Uruguay) par Robert Amutio

2021 - 29,00 € - 592 p. - 978-2-88250-700-6



Voici le roman fou, drôle, cruel, et terriblement émouvant, d'un écrivain monumental trahi par les mots, à la poursuite d'une vérité impossible.

Comment écrire sur ce qui nous dépasse ? Comment fixer par des mots les épiphanies, ces instants de transcendance qui infléchissent le cours d'une vie ?

Ces expériences se nourrissent de mystère, elles sont insaisissables, évanescentes ! Elles cessent d'être lumineuses dès qu'elles sont couchées sur le papier. Pourtant, que serait la littérature si elle renonçait à livrer combat ?

LE DISCOURS VIDE

Traduit de l'espagnol (Uruguay) par Robert Amutio

2018 - 14,00 € - 192 p. - 978-2-88250-537-8



« Aujourd'hui je commence mon autothérapie graphologique. Cette méthode (qui m'a été suggérée il y a quelque temps par un ami fou) part du principe – sur lequel se fonde la graphologie – d'une profonde relation entre la lettre et les traits du caractère, et du présupposé behavioriste que les changements du comportement peuvent produire des changements au niveau psychique. En modifiant donc les caractéristiques dans l'écriture, on pense qu'on pourrait parvenir à changer certains traits de caractère chez une personne.

Mes objectifs dans cette phase de l'essai thérapeutique sont plutôt modérés.



Je pourrais le jurer : ma présence provoque le ralentissement, jusqu'à l'interruption momentanée des événements, je suis une masse nuageuse, je suis une panne de courant. Je l'ai remarqué plus de cent fois, c'est une tare, c'est peut-être inné, inscrit dans mes codes : il ne se passe presque rien là où j'apparais, et moins encore quand j'y reste un peu.

ALEKSI K. LEPAGE

JOURNAL D'UN PSYCHOTRONIQUE

2017 - 12,00 € - 96 p. - 978-2-88250-454-8



« C'est un premier roman grésillant de vitalité et de verve truculente, avec un narrateur lui-même hybride, un Bartleby punk, un atrabilaire aux tendances anar de droite qui prend la plume pour consigner, sous forme de journal, les non-événements de sa vie de loser. Et ce petit roman qui tenait à première vue du caprice loufoque devient soudain une vaste caisse de résonance, un symptôme de l'Homme, avec un grand H, du *xxi*^e siècle. »

— **TRANSFUGE**

En quelque cent pages, le lecteur est entraîné dans une sorte de féerie ratée du moi, un faux journal fou furieux de fantaisie et d'imagination, déversé en une logorrhée joyeuse, légère, souvent drôle, une langue singulière, pleine de dérision. Ce *Journal d'un psychotronique* oscille entre volonté de néant et volonté de grandeur, désenchantement et allégresse – comme si le spectacle d'une hypothétique fin du monde était, finalement, assez réjouissant pour que personne ne regrette d'être venu.



Je suis restée immobile, frissonnante de froid, retenant mon souffle. Je ne voulais pas qu'il m'entende bouger. Je préférerais que tout s'arrête maintenant. Que demain n'arrive pas. Et qu'ils se souviennent un peu de moi.

ÉVELINE MAILHOT

DEUX JOURS DE VERTIGE

2016 - 16,00 € - 192 p. - 978-2-88250-375-6



« Dans une concision narrative assez brillante, l'auteure parvient à dresser un portrait de société plutôt fascinant, celui des faux-semblants, des jalousies jalonnant l'amitié, des fantasmes peuplant trop souvent nos fraternités. » — **VOIR**

Deux jours de vertige est le récit d'une tempête. Il faut d'abord franchir les murs de cette élégante maison de campagne où se réunit une bande d'amis le temps d'un week-end ; puis repérer la belle et flottante Sara, juste au moment où elle apprend que l'amant qui l'a précipitée dans un état d'errance en la quittant sera de la partie. C'est là, au cœur des émois de Sara, que se joue l'essentiel de ce roman, qui s'attache moins à raconter des événements qu'à se livrer à une minutieuse description des états de l'être dans sa perméabilité et ses imperceptibles fluctuations au gré des rencontres, de la lumière du jour, du temps qu'il fait. Le désir de trouver un équilibre dans cette mouvance infinie, ballotté dans une incessante agitation intérieure, confronté au monde et en premier lieu à l'autre, tel est ce qu'Éveline Mailhot parvient à rendre palpable dans ce huis clos psychologique vertigineux.

Qiu Miaojin est née à Taiwan en 1969. Diplômée de psychologie, elle exerce la profession de journaliste avant de s'installer à Paris en 1994, où elle suit l'enseignement d'Hélène Cixous dans son Centre d'études féminines de Paris-VIII. Elle se donne la mort à Paris, à l'âge de vingt-six ans. Sa première nouvelle publiée, "Prisoner", a reçu le prix du *Daily News*. Parution posthume, *Les carnets du crocodile* est rapidement devenu culte, faisant de Qiu Miaojin une icône de la contre-culture LGBTI.



DR

DERNIÈRES LETTRES DE MONTMARTRE

Traduit du chinois (Taiwan) par Emmanuelle Péchenart

2018 - 17,00 € - 256 p. - 978-2-88250-517-0



« L'auteure nous emmène admirer la beauté des choses toutes simples, jouir de l'effervescence intellectuelle de Paris, consoler ses accès de désespoir. Et ce qui en demeure, longtemps après avoir refermé le livre, c'est une pureté vibrante quant à la vie, une solitude sans commune mesure, une curiosité illimitée à l'égard de l'avenir. »

— **LE MATRICULE DES ANGES**

« Une correspondance condensée, intense, passionnelle. Vingt et une lettres d'une jeune femme, écrites entre le 27 avril et le 17 juin 1995. Une Taïwanaise de vingt-six ans venue suivre les cours d'Hélène Cixous à Paris et vivant sur les hauteurs de Montmartre. Elle nous conte ses amours perdues, insondables et lumineuses, ses ruptures, ce don de soi, cet abandon tout entier à l'autre – l'être aimée.

Elle écrit le paroxysme de sa flamme, son bouillonnement intérieur, ses découvertes littéraires et filmiques. Les fulgurances littéraires jaillissent au creux de ses lettres et de ses fragments de journal intime qui, mis bout à bout, forment un roman qui questionne et affirme l'amour lesbien, l'identité, la métaphysique et l'autofiction tout autant. » — **LIBRAIRIE DU ROND-POINT, Paris**

« Disparue à vingt-six ans, la première auteure ouvertement lesbienne de la Chine moderne compose dans son second et dernier roman le récit d'une lutte intérieure rappelant les débuts d'un Murakami ou d'un Mishima. » — **LIRE**

« Ce roman dit la folie, le silence, la jeunesse, la solitude avec humour, en dehors du pathos et de l'exhibition. »

— **Fatima Daas**

« Un livre culte. » — **ELLE**

« Qiu Miaojin nous laisse dans la gorge le cri d'une éternelle tristesse autant que celui d'une résistance pour se maintenir dans la vie. » — **LIRE**

LES CARNETS DU CROCODILE

Traduit du chinois (Taiwan) par Emmanuelle Péchenart

2021 - 19,00 € - 320 p. - 978-2-88250-632-0



« *Les Carnets du crocodile* est un vibrant plaidoyer LGBTI, mais il transmet bien davantage. Sortir de l'adolescence, rompre avec l'insouciance et l'innocence, tenter d'intégrer une certaine réalité exige une énergie monstrueuse. Gardons la part d'adolescence qui est en nous ! » — **VIGOUSSE**

« Une histoire passionnément transgressive sur le passage à l'âge adulte. Un chef-d'œuvre luxuriant, ontologique. Il est rafraîchissant de lire un roman qui examine avec autant de franchise le patriarcat, la misogynie, l'homophobie, la normativité sexuelle et le capitalisme – et en particulier, un roman qui parvient à extérioriser, avec autant de liberté, pareil hurlement de douleur. » — **THE NEW YORK TIMES**

Les *Carnets du crocodile*, c'est un roman sur la jeunesse, sur le fait d'avoir vingt ans, de refuser d'attendre une seconde de plus pour vivre, d'être en quête acharnée, désespérée, de sentiments intenses, brûlants. De pureté. D'expérimenter l'amour à l'état pur, la douleur à l'état pur. C'est un roman pétri de désirs violents, d'émotions en grand huit, de souffrance absolument honnête. D'une urgence, radicale, sans compromis possible, sanguine, exaltée. Mais alors qu'on est pris dans ce bouillonnement de sentiments les plus extrêmes, sont intercalées des vignettes tout à fait surréalistes et expérimentales qui nous parlent... de crocodiles qui portent des vêtements d'hommes. S'y reconnaîtra quiconque est capable de s'identifier à un monstre caché dans un manteau humain, et c'est alors que ce texte prend une dimension visionnaire. Avec trente ans d'avance et une absolue clairvoyance, Qiu Miaojin met le doigt sur le nœud des questionnements queer et des angoisses liées au genre et à son attribution qui caractérise notre époque contemporaine. Un livre culte de la contre-culture, absolument punk.

Et un manuel de survie pour les inadaptés de tous bords.



En accord avec la nouvelle réglementation du Bureau de l'information, il importe pour la sauvegarde de notre intégrité nationale que tous les communiqués concernant les crocodiles soient soumis à un brouillage interdisant aux satellites d'autres puissances, quel que soit l'avancement de leurs technologies, de les capter et dupliquer. Les données sur les crocodiles et les méthodes inventées pour leur protection ou leur élimination sont en augmentation constante, elles relèvent du secret-défense et ne doivent en aucun cas être divulguées. Les pays les plus avancés ont à ce sujet pratiqué le black-out tout au long du vingtième siècle et de ce fait aucune information concernant l'existence des crocodiles n'avait alors filtré dans nos contrées. Rien ne devant tomber entre des mains étrangères, nos concitoyens doivent s'engager à ne jamais livrer de contenus auxquels ils pourraient avoir accès, car si la situation des crocodiles devenait critique nous serions exclus de la communauté internationale. Cette exclusion permettrait, en dernier ressort, que le pays soit sous l'égide de l'ONU transformé en une réserve naturelle protégée consacrée à l'écotourisme, laquelle ferait l'objet d'une multitude de reportages diffusés sur la planète entière. Des foules de touristes afflueraient du monde entier et peut-être alors serait-il rayé de la carte pour devenir une sorte de Triangle des Bermudes, un continent noir mystérieux, tous les réseaux de communication y seraient coupés, il n'y aurait plus la moitié d'un étranger pour oser y entrer tandis que la population locale se verrait au contraire interdire toute sortie du territoire. Il est donc difficile de prévoir comment évoluerait la situation internationale une fois nos informations confidentielles révélées. Nos connaissances sur les crocodiles demeurent en effet aujourd'hui encore aussi minces que les déjections de microbe sous nos ongles, mais il convient de nous accrocher à nos données, malheureux que nous sommes, de toute la force de nos fausses dents, en imitant les pratiques des pays avancés. C'est ainsi, grâce à la solidarité de tous nos concitoyens, que nous pourrons faire face, ensemble, aux mystères de l'inconnu !

ENCORE UNE JOURNÉE DIVINE

2021 - 16,00 € - 208 p. - 978-2-88250-692-4



- « On rit d'effroi, mais c'est un régal. Un monologue tout en relief de 208 pages, sans aucune fausse note, tenant le suspense jusqu'au bout. Un quatrième roman beckettien, furieusement subtil. » — **ELLE**
- « Un monologue vélocé et charmeur, habilement miné par l'ironie retorse d'un auteur qui y laisse entendre les ficelles des gourous cathodiques et des démagogues dont les discours saturent l'espace public. » — **LE MONDE DES LIVRES**
- « Retors, diabolique et brillant. » — **TRANSFUGE**
- « Petit chef-d'œuvre tragi-comique entre soliloque psychotique et enquête policière, dans lequel se lit également, en creux, un plaidoyer paradoxal pour la pensée nuancée. Cynique et drôle. » — **LA LIBERTÉ**
- « Maîtrisé, rythmé, glaçant, corrosif et somme toute drolatique, ce roman est une réussite. » — **LIBRAIRIE GWALARN, Lannion**



Né en 1980 à Siegen en Allemagne, Denis Michelis arrive en France à l'âge de cinq ans. Après avoir été rédacteur pour des émissions culturelles sur Arte, il publie son premier roman, *La chance que tu as*, chez Stock en 2014. Ses trois romans suivants paraissent chez Notabilia, *Le Bon Fils* (2016, Prix des lycéens d'Île-de-France 2018, finaliste du prix Médicis), *État d'ivresse* (2019) et *Encore une journée divine* (2021). Il a également traduit plusieurs romans de l'allemand et de l'anglais dont *Les Pleureuses* de Katie Kitamura (Stock, 2017, Prix du meilleur roman Points) et *Peur* de Dirk Kurbjuweit (Delcourt, 2018).



© Jean-Marie Hélias



Vous n'êtes pas très causant aujourd'hui. Si ce n'est pour me demander une énième fois de reformuler ou de préciser le fond de ma pensée... Que voulez-vous que je réponde à ce genre de lieux communs ?

Même Madame l'Infirmière ne peut s'empêcher d'étouffer un léger bâillement. Qu'est-ce qu'on en a à fiche du fond de la pensée ? Tout cela c'est de la thérapie à l'ancienne : ennuyeuse, inutile, contre-productive.

Ce que j'entends par thérapie à l'ancienne ?

Lisez mon livre plutôt que d'attendre systématiquement que je vous mâche le travail. C'est agaçant, à la fin. Nous passons des mois, des années à écrire, raturer, douter, abandonner, recommencer, et voilà qu'on nous demande un résumé, là, tout de suite, en un claquement de doigts.

Bon, je vais faire une exception en partant du principe que vous userez très prochainement de votre influence pour me permettre de prendre l'air, ne serait-ce qu'une toute petite heure.

La thérapie à l'ancienne est celle que j'appliquais à mes débuts, lorsque j'étais encore jeune, naïf, et persuadé du bien-fondé de cette bienveillance passive si chère à notre corps de métier.

Tout comme vous, je me contentais d'écouter, sans trop prendre d'initiative, dissimulé derrière mon masque de professionnel, le tout avec neutralité et une légère arrogance.

Pour preuve, mon cabinet ne désemplissait pas, il fallait compter parfois plusieurs semaines, plusieurs mois pour obtenir un rendez-vous. Je gagnais très bien ma vie, si ce n'est pas un signe de réussite, alors je veux bien me pendre. Et puisque ça ne suffisait pas – parce que rien ne suffit jamais et que les gens aisés sont des cumulards-nés –, le temps qu'il me restait, je le consacrais à la rédaction d'ouvrages de vulgarisation scientifique.

En résumé : je croyais être un bon thérapeute.

Puis, un beau jour, j'ai pris un tout autre chemin, ainsi que je m'en explique dans *Changer le monde*.

Vous ai-je dit qu'il fait un carton ?

DENIS MICHELIS

ÉTAT D'IVRESSE

2019 - 14,00 € - 180 p. - 978-2-88250-545-3



« *État d'ivresse* est un portrait de femme en décomposition.

L'alcool la conserve et la détériore d'un même mouvement. » — **LIBÉRATION**

« On retrouve – et c'est un compliment – quelque chose de Xavier Dolan chez Denis Michelis. Sans compter leur intérêt commun pour le moment de l'adolescence et les relations familiales, c'est l'écriture cinématographique du romancier, son subtil équilibre entre lyrisme et réalisme, qui autorisent le rapprochement. Mais, surtout, ils affrontent tous deux la violence du monde, sans jamais s'autoriser ni pitié ni complaisance pour leur personnages toujours dignes. Il n'est pas question de couvrir ces derniers d'opprobre, mais de dénoncer le monde où ils vivent et qui les abîme. *État d'ivresse* se confronte, et avec une grande finesse, à l'indicible chaos intime de la pathologie mentale. Et ose la poésie. » — **LE MONDE DES LIVRES**

« Le roman de Denis Michelis a la force concentrée d'un shot de gin. » — **TRANSFUGE**

LE BON FILS

Prix littéraire des lycéens, apprentis
et stagiaires de la formation professionnelle
en Île-de-France, département de Paris (75)

2016 - 16,00 € - 224 p. - 978-2-88250-425-8



« Une sorte de conte de fées exaspéré et paranoïaque où manqueraient les fées. » — **LIBÉRATION**

« L'un joue les "fils outrés", et l'autre, les "pères excédés" dans un psychodrame aux sutures magnifiques, et dont la gêne évoque Robert Walser. » — **LE MONDE DES LIVRES**

« Denis Michelis confirme qu'il est l'une des découvertes majeures de ces dernières années. Virtuose, machiavélique, sensible, émouvant, terriblement dérangeant, il ose tout, il dit vrai et il dit fort. » — **L'ALSACE**

« À mille lieues du kidnapping émotionnel, Tom Malmquist, comme en son temps Valérie Donzelli dans *La guerre est déclarée*, a trouvé le ton juste, entre sincérité et pudeur, pour relater son histoire. » — **ELLE**

« Un texte pudique, essentiel, qui met en mots les souvenirs joyeux autant que douloureux des personnes aimées qui ne sont plus. Et qui dit la peine universelle de la perte et du deuil. »

— **PSYCHOLOGIES MAGAZINE**

TOM MALMQUIST

À TOUT MOMENT LA VIE

Traduit du suédois par Hélène Hervieu

2016 - 21,00 € - 328 p - 978-2-88250-429-6



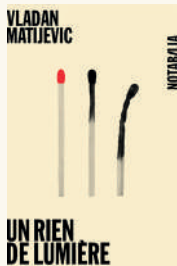
Pour Tom, il y aura désormais un avant et un après. Dans les profondeurs d'un hôpital de Stockholm, un corps dévasté, comme un autre lui-même, est arraché à tous ses liens terrestres. Mais au-delà des moindres signes cliniques émerge encore, par moments, la conscience d'une femme aimée, Karin, qu'il faut délivrer d'urgence de l'enfant qu'elle porte. Sa famille, ses amis veillent dans l'ombre, séparés d'elle, mis à nu devant la finalité obscure des jours. Dans l'après, malgré les douleurs de la perte et les tourments, Tom se consacre à la petite Livia et revit par la pensée ses années auprès de Karin, s'évertuant à ranimer partout la jeune femme.

VLADAN MATIJEVIĆ

UN RIEN DE LUMIÈRE

Traduit du serbe par Gojko Lukić

2019 - 20,00 € - 416 p - 978-2-88250-547-7



Un triptyque crépusculaire où il ne reste qu'un rien de lumière, provenant de divers feux qui dévorent les restes, encore séduisants, du monde.

« Matijević, né en 1962 à Čačak, en Serbie, nous entraîne loin dans son imaginaire absurde et drolatique pour mieux dire le réel, rendre compte d'une société sans queue ni tête. L'auteur dynamite le langage, le fait dégouliner hors de ses propres frontières. » — **LE MONDE DIPLOMATIQUE**

« Un livre d'une noire ironie, dérangeant, parfois burlesque, désespéré. Un triptyque hanté par une folie burlesque. » — **LE TEMPS**

Vingt-deux lettres apocryphes de ces auteurs qui, pour tant d'enfants et de jeunes en Amérique, constituèrent leur première bibliothèque. Herman Melville, Emilio Salgari, Hans Christian Andersen, Louisa May Alcott, J. M. Barrie, Charles Dickens, Robert Louis Stevenson, Carlo Collodi, Lewis Carroll, Jean Webster, Johanna Spyri, Jonathan Swift, les frères Grimm, Jules Verne, Mark Twain, Charlotte Brontë, Rudyard Kipling, Jack London, Daniel Defoe, Mary Shelley, Edgar Allan Poe et J. D. Salinger.

MARÍA NEGRONI

22 LETTRES IMAGINAIRES D'ÉCRIVAINS BIEN RÉELS

Illustrations de Jean-François Martin

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Nicolas Goyer

2016 - 22,00 € - 120 p - 978-2-88250-437-1



María Negroni nous offre une vision intimiste d'une tranche de vie de ces grands écrivains. Habitée d'une plume sensible et d'une trame minutieusement tissée, chaque lettre est une plongée passionnante dans des destins bien distincts, hors du temps et de l'espace, et ayant en commun, à des degrés divers, le coût souvent excessif de l'activité littéraire ressentie jusque dans leur chair.

Hanne Ørstavik nous plonge dans les méandres psychologiques de la sexualité au moyen de spirales narratives qui se révèlent fascinantes et envoûtantes. Elle réussit à exprimer des sentiments complexes, profonds et rares, par la magie seule de son style.

HANNE ØRSTAVIK

PLACE OUVERTE À BORDEAUX

Traduit du norvégien par Céline Romand-Monnier

2014 - 19,00 € - 256 p - 978-2-88250-331-2



Place ouverte à Bordeaux est non seulement une réflexion sur l'amour physique dans le couple, mais aussi une méditation sur l'art. L'héroïne, divorcée et mère d'une adolescente, est artiste plasticienne. Bouleversée par l'article d'un critique d'art dont elle ignore tout, mais dont chaque mot la touche, elle se décide à lui envoyer un message de remerciement. Une première réponse plutôt laconique est bientôt suivie d'une proposition de rencontre. Dès lors, de fil en aiguille, s'instaure entre les deux personnages une relation sexuelle singulière, explorée ici sans pudibonderie ni honte.

Goran Petrović, né en 1961, est l'un des écrivains serbes contemporains majeurs. Il a remporté les plus hautes distinctions littéraires dans son pays. Ses œuvres sont traduites dans une vingtaine de langues.

GORAN PETROVIĆ

TOUT CE QUE JE SAIS DU TEMPS

Traduit du serbe par Gojko Lukić
2019 - 15,00 € - 208 p. - 978-2-88250-591-0

NOUVELLES



Si ses romans nous restituent sa merveilleuse imagination, les nouvelles de Goran Petrović nous font davantage découvrir l'homme qui les a imaginées. Nous le suivons dans une multitude d'événements, petits ou grands, cocasses ou tragiques, de son enfance à son âge mûr. Nous apprenons de sa bouche tout ce qu'il sait du temps et de bien d'autres choses apparemment simples mais si mystérieuses, et assistons même à ses rencontres avec les Vierges...

ATLAS DES REFLETS CÉLESTES

Précédé de *Atlas d'histoire imaginaire* d'Alberto Manguel
Traduit du serbe par Gojko Lukić
2015 - 20,00 € - 320 p. - 978-2-88250-382-4



En lisant *Atlas des reflets célestes*, on pourra s'initier à une géographie singulière, observer huit rêveurs dans une maison qui n'a d'autre toit que le ciel, mener une partie de cache-cache interrompue, apprendre à se défendre des voleurs de rêves, découvrir la nature secrète des miroirs, goûter un baiser simple comme un gâteau saupoudré de sucre glace, se familiariser avec l'infini palimpseste qu'est l'encyclopédie *Serpentina*, battre les "dix millions de grands chemins de l'espoir" et aborder autant d'autres sujets décoiffants...

« Almanach, conte philosophique, encyclopédie, grimoire étrange aux pouvoirs magiques ? *L'Atlas des reflets célestes* est un peu tout cela. » — **LE COURRIER**

« Un texte atypique à lire sans modération ! » — **LIBRAIRIE L'ÉCUME DES PAGES, Paris**

PAULA PORRONI



BONNE ÉLÈVE

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Marianne Millon
2019 - 15,00 € - 160 p. - 978-2-88250-546-0

Un premier roman optimiste et désespéré. Paula Porroni a créé une anti-héroïne, naufragée volontaire qui ne cherche pas à se faire aimer, comme à des années-lumière de sa propre vie.

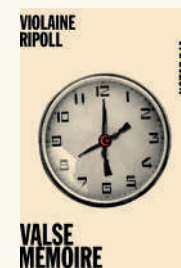
« Roman perturbant sur les stratégies de survie dans un monde en crise, *Bonne élève* a surtout le mérite d'apporter un éclairage troublant de vraisemblance sur les rapports de soumission qui s'instaurent entre les êtres. » — **LE MONDE DES LIVRES**

« Il y a une jubilation, dans ce texte, qui échappe avec bonheur à la psychologie. » — **LIBÉRATION**

« Un texte âpre et impitoyable sur la déchéance sociale. » — **TRANSFUGE**

« Dans ce premier roman agité, aussi dérangeant qu'ignivore, Paula Porroni crée avec radicalité "un paysage glacial de mots" tout en dressant le constat d'une jeunesse ultra-éduquée mais en perdition, s'obstinant à briller quand tout se craquelle. » — **FOCUS VIF**

VIOLAINE RIPOLL



VALSE MÉMOIRE

2015 - 13,00 € - 192 p. - 978-2-88250-383-1

Dans ce roman à trois voix, à trois mémoires, Violaine Ripoll évoque le drame d'une femme qui meurt de ne plus rien se rappeler et les tourments d'un homme qui n'arrive pas à oublier les horreurs du passé. Ce faisant, elle fouille la mémoire collective et renvoie la France à ses crimes de guerre.

LOUIS-BERNARD ROBITAILLE

UN VRAI SALAUD

2019 - 16,00 € - 256 p. - 978-2-88250-596-5



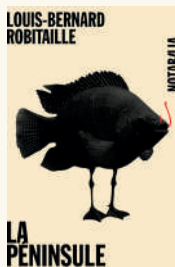
« Un roman au rythme enlevé qui, malgré son atmosphère sombre et enfumée, tient moins du polar d'antan que d'une réflexion, plus singulière, sur le pouvoir d'attraction de ses figures les plus sombres et délétères. »

— **LE MONDE DES LIVRES**

Inoubliable voyage au cœur d'une zone exclue de la société, *La Péninsule* décrit la rencontre de deux êtres dans un endroit où la mort rôde à chaque instant. Roman d'une quête impossible : celle d'un monde perdu à jamais.

LA PÉNINSULE

2015 - 16,00 € - 224 p. - 978-2-88250-365-7



« Un magnifique ouvrage d'anticipation, si plausible qu'il en fait froid dans le dos. » — **LA LIBERTÉ**

« Une sombre et énigmatique course à la liberté. » — **VIGOUSSE**

DERNIER VOYAGE À BUENOS AIRES

2013 - 15,00 € - 224 p. - 978-2-88250-304-6



« Louis-Bernard Robitaille dresse la figure de la lâcheté ordinaire, aux conséquences terribles. Si la matière du roman est sombre, le verbe généreux relevé d'un humour pince-sans-rire. Une réjouissante promenade. » — **LE POINT**

Sam Savage est né en Caroline du Sud en 1940. Il est l'auteur du phénoménal *Firmin* (Actes Sud, 2009), traduit dans une quinzaine de langues.

SAM SAVAGE

MOI, HAROLD NIVENSON

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Amfreville
2017 - 16,00 € - 176 p. - 978-2-88250-460-9



« Très grand roman, *Moi, Harold Nivenson* offre un beau personnage d'artiste drôle, et dépité par le monde d'aujourd'hui. » — **TRANSFUGE**

« Un conte élégiaque et éloquent. » — **PUBLISHERS WEEKLY**



Au moment crucial où les âmes se choisissent une enveloppe, je me suis trompé d'espace.

SPRING HOPE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Martin
2015 - 13,00 € - 128 p. - 978-2-88250-380-0



« Sam Savage excelle à relever les émotions infimes et les détails saillants incrustés dans la mémoire d'Ève. Le tout dans une langue botanique et poétique. »

— **LE MONDE DES LIVRES**

« Un pur bonheur. » — **LE FIGARO**



Parfois, en lisant, elle était submergée par la beauté et pleurait. Parfois je pense que la beauté la rendait folle.

Dag Solstad est né en 1941 à Sandefjord en Norvège. Il s'inscrit dans le courant des écrivains scandinaves qui ont repris le *stream of consciousness*, et excelle dans l'analyse de la conscience moderne. Son écriture est souvent comparée à celle de Thomas Bernhard. Seul auteur norvégien à avoir obtenu trois fois le Prix de la critique littéraire norvégienne, il est également récipiendaire du Prix de littérature du Conseil norvégien et du prix Brage, le plus prestigieux en Norvège. En 2017, il reçoit pour son œuvre le prix de l'Académie suédoise, considéré comme le "petit Nobel".



© Tom Sandberg

ONZIÈME ROMAN, LIVRE DIX-HUIT

Traduit du norvégien par Jean-Baptiste Coursaud
2018 - 17,00 € - 240 p. - 978-2-88250-527-9



« Cela faisait bien longtemps que je ne m'étais plus retrouvé à ce point happé par un roman. » — **Haruki Murakami**

« Dag Solstad est un écrivain des profondeurs...
Il a du souffle. » — **Peter Handke**

« Sa langue scintille d'une élégance *old-fashioned*, et irradie un souffle unique, inimitable et plein d'élan. » — **Karl Ove Knausgård**

« Que dire ? Qu'il est question d'amour et de théâtre, d'amitié et d'ennui ? Que Dag Solstad a écrit ici un livre bien étrange... qu'il suffit au fond de l'entamer pour se sentir happé comme fut happé son célèbre préfacier Haruki Murakami, irrésistiblement transporté par ce récit à la fois classique et âpre, incroyablement singulier et troublant. » — **LIBRAIRIE TROPISMES, Bruxelles**



Le plan serait réalisé. Il était désormais on ne peut plus concret. Il ne manquait que le lieu du délit, qui se révélerait de lui-même à la première occasion venue.

Texte magistral sur la crise existentielle, *Onzième roman, livre dix-huit* dessine le portrait d'une société médiocre où les valeurs marchandes finissent toujours par prendre le pas sur les idéaux.

DAG SOLSTAD



T. SINGER

Traduit du norvégien par Jean-Baptiste Coursaud
2021 - 19,00 € - 304 p. - 978-2-88250-615-3

« Lire *T. Singer*, c'est lire un mode d'emploi pour rater sa vie. » — **Sophie Divry**

« Écrire un roman pour en finir avec l'art du roman. Dag Solstad n'est pas le premier à avoir essayé de tordre le cou au genre majeur. Mais Solstad possède sur Cervantès, Flaubert ou Robbe-Grillet au moins un avantage. Il vient du Nord. C'est un bûcheron. Un as de la cognée. Son héros en prend d'ailleurs plein la poire. » — **L'OBS**

« Tout ce qui se chuchotait était vrai : Solstad est un romancier qu'il est vital de connaître. » — **THE NEW YORK TIMES**

« Dag Solstad est bien aujourd'hui l'un des représentants les plus intéressants de la littérature norvégienne. » — **LE MONDE DES LIVRES**

T. *Singer*, ce n'est pas un livre léger, ce n'est pas un livre tendre. C'est un livre qui est parfois extrêmement drôle. (Méchamment drôle.) Sophie Divry, qui en signe la préface, écrit que c'est un livre "à combustion lente" : on se fait aspirer par les pensées de Singer, par sa paranoïa, on coule avec lui dans son courant de conscience, comme submergé par une longue nuit d'insomnie.

T. Singer, c'est l'exploration magistrale des cercles d'un enfer personnel. À travers la vie, et surtout les pensées de cet absolu antihéros – qui, d'ailleurs, ne ressemble pas du tout à Solstad qui, lui, était engagé politiquement, s'est établi, nourri d'utopie –, de façon indirecte, *T. Singer* est une critique de la médiocrité, d'une Culture qui n'est vue que comme un label, une image de marque dénuée de substance, d'une époque où tout est devenu marchandisation.

Et dans le fond, ce livre existentiel pose surtout cette question : comment peut-on se débrouiller pour, comme Singer, passer complètement à côté de sa vie ?

Damián Tabarovsky est né à Buenos Aires en 1967. Diplômé en sociologie de l'École des hautes études en sciences sociales de Paris, en plus de ses romans, il a publié des essais (dont *Literatura de Izquierda*, "Littérature de gauche", en 2004, qui a suscité une intense polémique dans le monde littéraire argentin), et traduit des poètes et romanciers d'avant-garde. Il a également écrit un livre inédit sur Marcel Duchamp. Il est éditeur dans une des plus jeunes et plus inventives maisons d'édition de Buenos Aires, Mardulce.



© Barbara Scotti

Tabarovsky aspire à une écriture libertaire, à une prose soustraite à tout échange, une langue qui refuse d'être marchandise. Ses narrateurs nous obligent à douter sans cesse de la littérature, de ce qui se cache sous le langage. Ce sont des écrits extrêmement provocateurs, tant sur le fond que sur la forme : comment s'affranchir d'une langue récupérée par les doxas, aussi bien progressistes que conservatrices, qui se sont approprié les mots, des mots qui sont devenus des "éléments de langage" ?

Ce ne sont pas des romans faciles, pas du tout – inutile de se (vous) mentir.

Dans un contexte de marchandisation globale – jusqu'à notre langue, jusqu'à nos désirs – d'absence d'utopie et d'idéologie constructive, dans un monde où la médiocrité pourrait presque sembler l'horizon politique le plus souhaitable, où l'on cherche systématiquement à nous épargner tout effort intellectuel, ou rien n'est réflexion et tout est opinion : voilà un livre qui se dresse, qui nous contraint à réfléchir, et, pour ce faire, refuse de nous mâcher le travail.

Deux romans profondément intelligents et intellectuels, fous mais extrêmement lucides, ardues mais éclairants, révolutionnaires par leur langue et leur ambition.

DAMIÁN TABAROVSKY

UNE BEAUTÉ VULGAIRE (SUIVI PAR LE BON MAÎTRE)

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Nelly Lhermillier
2022 - 21,00 € - 256 p. - 978-2-88250-730-3



Dans une rue de Buenos Aires, une feuille se détache d'un arbre. Au cours de sa chute, elle va rendre compte des vies des habitants des immeubles devant lesquels elle passe. Ailleurs dans la ville, rue du 14-Juillet, dans un quartier autrefois industriel abritant des travailleurs anarchistes duquel il ne reste rien, ni usines, ni ouvriers, ni idéologies, seul le fantôme de la modernité, du progrès, de l'égalité, de la liberté, qui le hante encore, trois chiens sont dans un jardin. Leur maître les observe tandis qu'ils creusent, dans la terre et dans la mémoire.

« Le plus extrême des écrivains argentins. » — **PÁGINA 12**

« Une machine à broyer les lieux communs. » — **PERFIL**

« Le triomphe de l'écriture, une écriture libérée de tout corset. Un immense cadeau. » — **Antonio Jiménez Morato**

« Récits d'idées et de pensées mais jamais d'opinions, ses romans auscultent, désossent, déconstruisent les paradoxes de la psyché humaine aussi bien que ceux du monde contemporain. »

— **CHRONIC'ART**

Né à Montréal en 1963, Sylvain Trudel a écrit épisodiquement quelques romans, des nouvelles, une douzaine de petits livres pour la jeunesse. Il vit aujourd'hui dans les livres des autres et s'en porte bien.



© Marie-Reine Mattara

Extrait de l'entretien conduit par Martine Laval
dans *Le Matricule des anges* novembre-décembre 2013

D'où viennent vos histoires ?

Honnêtement, je n'en sais rien. Vos questions difficiles m'obligent à me pencher sur mon travail, sur mes motivations, et je me rends compte que cet exercice me cause des sensations d'étouffement, d'asphyxie. J'ai les mains moites et ma tension artérielle augmente. En fait, je veux me poser le moins de questions possible au sujet de mes livres. Je préfère tourner les yeux vers l'immensité du dehors, loin de ma petite personne, vers les œuvres des autres. Tout ce que je sais, c'est que, parfois, une voix, ou peut-être un être surnaturel, me plaque sur ma chaise et me bourre de coups jusqu'à ce que je crache des phrases. Serait-ce un trop-plein de vie que je dois déverser quelque part, périodiquement, pour me soulager d'un malaise métaphysique ? Ou y aurait-il un lien avec une schizophrénie non diagnostiquée que mon médecin traitant aurait confondue avec une hypothyroïdie ? Dans ce cas, je prendrais du Synthroid pour rien (rires en boîte). Mais peut-être est-ce plus simple. Quand j'étais petit, j'allais réveiller ma mère à minuit pour lui parler de la mort, et le jour je voulais tout savoir de nos vingt-six lettres. Résultat, je suis entré à l'école maternelle très en avance sur mes camarades dans certains domaines, notamment dans la connaissance de l'alphabet – par contre, dans d'autres domaines, j'étais carrément retardé – et mes gouaches d'écolier étaient effrayantes, peuplées de loups qui dévoraient des enfants. La clé serait-elle là-bas, dans l'enfance ? J'étais un petit garçon au sommeil cauchemardesque et je souffrais de faux croup la nuit (spasmes du larynx dus à l'angoisse). J'ai failli mourir à dix ans et j'ai passé une semaine dans le coma. Mes parents feraient plus tard des dépressions nerveuses. Je verrais mourir des amis. Ma compagne un jour mourrait dans mes bras. Tout serait-il écrit depuis toujours ?

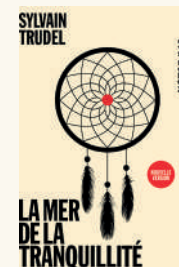
« Quand je n'écris pas, je suis normal. »

**SYLVAIN
TRUDEL**

LA MER DE LA TRANQUILLITÉ

2013 - 14,00 € - 184 p. - 978-2-88250-321-3

NOUVELLES

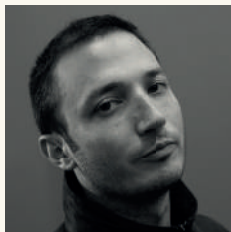


Dans ces récits où se croisent l'amour et le néant, les vivants et la mort, où la laideur du monde côtoie les désespoirs les plus profonds et où chacun s'affaire à braver l'horreur de l'éternité, Sylvain Trudel apporte sa moisson de nouveautés expressives. Amoureux de la langue, il met en jeu un carnaval d'écritures qui exerce de savants effets. Parce que ses audaces répondent à une réelle nécessité poétique et ne sont jamais gratuites, parce que ces neuf nouvelles, intellectuellement inventives, conjuguent avec brio l'extravagance, l'humour noir, le cynisme et la déraison, ce recueil est assuré de laisser une empreinte durable sur ses lecteurs.

Après *Du mercure sous la langue* et *Le Souffle de l'harmattan*, Sylvain Trudel s'impose définitivement comme l'un des écrivains les plus remarquables de la langue québécoise.

« Quand j'étais tout jeune et tout neuf, mes parents prenaient congé de moi l'été et m'expédiaient aux confins des terres habitées, dans les coteaux perdus de Sé-nécoupé, où je pouvais m'épivarder à mon goût, chez mes grands-parents maternels, cette paire d'hurluberlus prénommés, incroyable mais vrai, Prudence et Méthode – Prudence Gideon, la métisse qui s'était mariée enceinte ; et Méthode Vandal, un ventru au visage boucané de qui j'ai hérité mon physique ingrat et mes oreilles décollées. Je retrouvais là-bas une flopée de cousins et nous jouions à découvrir les sources du Mississippi au bout des ruisseaux, nous revivions les guerres iroquoises, les aventures de Radisson à la baie d'Hudson – et je me faisais orgueilleusement appeler Pierre-Esprit. Nous pêchions le touladi à l'aube et, à la brunante, chassions les canards à la fronde, et je revois les colimaçons et les punaises d'eau entre les ajoncs, les ouaouarons bleus dans les miasmes, parmi des bruits de purée qui bout.

Né en 1974 à Bogotá, Antonio Ungar a longtemps habité en Palestine et séjourne à présent à Berlin. Écrivain et journaliste, il a figuré dans la liste des "Bogotá 39" réunissant les trente-neuf meilleurs auteurs latino-américains de moins de trente-neuf ans. Ses nouvelles ont été publiées dans plus de vingt-cinq anthologies en cinq langues différentes. Il travaille comme correspondant pour des journaux espagnols, italiens, colombiens et mexicains, publie régulièrement des articles aux États-Unis et aux Pays-Bas, et a remporté en 2005 le prix de journalisme Simón Bolívar.



© Vasco Snelar

« Un Houellebecq colombien. » — **L'OBS**

« Ungar montre l'énergie glaçante du délire raciste, sa puissance de trou noir qui absorbe tous les récits, les agrège, et, en retour, dégage une autre énergie littéralement folle. » — **TRANSFUGE**

En écrivant du point de vue de l'agresseur, en nous faisant voir le monde à travers les yeux d'un fasciste, Ungar prend à tous points de vue un risque, et pourtant, c'est là que réside le tour de force de ce roman. Ce qu'il arrive à nous faire éprouver, à nous faire subir en réalité, en nous contraignant à pénétrer une psyché d'une telle noirceur, va mobiliser toutes nos émotions, toutes nos sensations. C'est un roman qui agit dans nos tripes, qui nous dégoûte et que pour autant on se voit incapable de lâcher. On se découvre alors voyeur de cette horreur – et le titre en cela n'est pas anodin.

Regarde-moi est une fiction politique, un livre qui nous parle du fanatisme et de la xénophobie de notre époque, mais il nous oblige à affronter ces questions, non pas en nous faisant la morale, mais en nous faisant ressentir, en nous-mêmes, l'effroi, le cauchemar, la terreur auxquels conduit cette situation.

ANTONIO UNGAR



REGARDE-MOI

Traduit de l'espagnol (Colombie) par Robert Amutio
2022 - 17,50 € - 224 p. - 978-2-88250-722-8

« En ces temps de surenchère xénophobe, *Regarde-moi* prend des accents prophétiques assez dérangeants à force de sonner juste. »

— **LE MATRICULE DES ANGES**

« Au moyen d'une prose incisive et nerveuse, Antonio Ungar plonge d'emblée le lecteur dans les méandres obsessionnels de son personnage principal. Sa fuite en avant, dans un long crescendo de paranoïa, de violence et de fureur, glace le sang. Un livre coup de poing, sec comme un coup de trique, sur ces démons identitaires qui brûlent les cœurs et les âmes, en Europe comme ailleurs. » — **QUE TAL**

Dans une ville anonyme qui rappelle Paris, les jours qui entourent un attentat terroriste mené contre une salle de spectacle, un xénophobe solitaire passe ses journées à déplorer de voir son pays s'effondrer sous l'invasion des étrangers. Raciste, auto-médicamenté, rongé par la haine et la colère, ce personnage obsessionnel, ignoble et néanmoins pétri de peurs et de vulnérabilité, vit attaché à la mémoire de sa sœur décédée dans un quartier où s'installent de plus en plus d'immigrés. Travaillant sur un projet qui restaurera l'ordre et la pureté perdus de cette Europe "en cendres", il tient scrupuleusement son journal et épie ses nouveaux voisins, et particulièrement Irina, leur fille, dont la beauté magnétique et sauvage le hante. Une fiction politique haletante, un crescendo implacable qui nous entraîne sur le terrain du thriller le plus sombre. Un vertige de tension érotique, de paranoïa et de violence qui, avec fureur, nous happe dans la spirale de l'obsession. Un roman dévastateur qui nous fait pénétrer une psyché d'une extrême noirceur, et ose aborder des problématiques contemporaines centrales : l'immigration, le racisme, le fanatisme et la montée en puissance de l'extrême droite.



TROIS CERCUEILS BLANCS

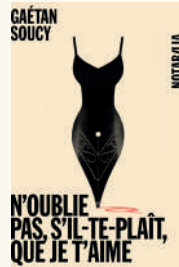
Traduit de l'espagnol (Colombie) par Robert Amutio
2013 - 18 € - 312 p. - 978-2-88250-305-3

« Burlesque et amer, *Trois cercueils blancs* fait un portrait accablant des élites politiques et renouvelle le genre du "roman du dictateur". » — **LE TEMPS**

GAÉTAN SOUCY

N'OUBLIE PAS, S'IL TE PLAÎT QUE JE T'AIME

2014 - 11,00 € - 96 p. - 978-2-88250-330-5



« Une langue à la fois toute neuve et vieille comme le monde, savante comme un livre et naïve comme une naissance ; toute simple dans sa frappe initiale et chargée d'harmoniques, à n'en plus finir. » — **LE MONDE DES LIVRES**

Gaétan Soucy se voyait dans *N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime* en archéologue amoureux qui explore l'idéal humain. Il y mesure, examine, interprète, remue, soulève les couches concentriques des sentiments. À cette longue lettre d'un professeur à son étudiante, Gaétan Soucy souhaitait donner une réponse, que sa mort précipitée à l'été 2013 a laissée à l'état d'esquisse. Mais l'idée était lancée. C'est donc à son initiative que Suzanne Côté-Martin, Pierre Jourde, Catherine Mavrikakis et Sylvain Trudel se sont prêtés au jeu d'imaginer une réponse, en se glissant tour à tour dans la peau de l'aimée. Ce livre curieux en hommage à Gaétan Soucy se veut d'abord et avant tout une célébration de l'écriture : car c'est bien sur la rive du littéraire que cet amour sourd et aveugle, obtus, déchiré, affolant et furieux a rejeté l'écrivain un temps frappé de silence.

TECIA WERBOWSKI

LOOKING BACK

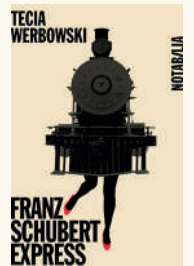
Traduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
2018 - 9,00 € - 80 p. - 978-2-88250-515-6



Tecia Werbowski aime les voyages en train. Elle a un don pour les rencontres insolites et prête volontiers l'oreille aux confidences des voyageurs anonymes. Un jour, alors qu'elle est dans un train pour Cracovie, un mystérieux inconnu entre dans son compartiment. L'homme, qui vient de revoir son grand amour perdu, lui confie le drame de sa vie. Dans les années 1960, alors follement épris d'une jeune femme, il avait inexplicablement fui juste avant leur mariage. Tecia l'ignore encore, mais cet homme, va durablement marquer son existence. D'une plume délicate, Tecia Werbowski sonde, à travers l'amitié profonde de deux êtres au destin brisé, les mystères de l'âme humaine et les séquelles des violences qui ont marqué l'Europe centrale.

FRANZ SCHUBERT EXPRESS

Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
2013 - 11,00 € - 96 p. - 978-2-88250-307-7



Maya Ney fait dans les trains des rencontres inhabituelles. À bord du Franz Schubert Express, entre Prague et Vienne, sa voisine de compartiment fond soudain en larmes à la lecture de la correspondance d'Apollinaire. Lettres d'amour, mais aussi lettres trompeuses... L'élégante Clara Blau s'épanche, et Maya se sent peu à peu envoûtée par l'histoire de sa vie. Un an plus tard, à bord du Gustav Mahler Express, entre Vienne et Prague. Un homme étrange pénètre dans le compartiment de Maya Ney, bientôt suivi par son épouse ; Maya se retrouve alors témoin malgré elle d'une scène incompréhensible, presque irréaliste, qui tournera au tragique.



La vie est comme un train qui roule depuis la station de notre naissance jusqu'au terminus où notre vie prend fin. De temps à autre, il s'arrête dans des endroits agités, troubles, voire dangereux, et nous nous demandons alors, incertains, s'il faut continuer le voyage. Mais pour aller où, avec qui ?

Matthieu Zaccagna est né à Croix en 1980. Après des études de gestion et de communication, il s'installe à Paris, où il exerce toutes sortes d'activités dans le secteur culturel. Depuis 2006, il travaille à la production de concerts à la Cité de la musique-Philharmonie de Paris. Lorsqu'il rentre chez lui, il écrit. *Asphalte* est son premier roman.



© James Weston

« Un premier roman choc et rythmé dans lequel on ressent tout le désarroi, la rage et le sentiment d'urgence avec lequel cet ado se confronte à la violence de sa vie et des rues de Paris avant d'entrevoir une lueur d'espoir grâce à ces rencontres salvatrices. » — **LA LIBRERIE, Carouge, Suisse**

« L'asphalte : Victor y court, y skate, y vit un peu en fait. Victor fuit. Il fuit une vie sans avenir et sous emprise. Il fuit la maltraitance et l'abandon. Ce roman, c'est l'histoire de sa fuite : pourquoi ? Comment ? L'histoire d'une transition, de la vie d'avant à celle d'après. Sauf que ça ne se fait pas vraiment d'un coup, il y a des rencontres qui réparent et qui sauvent. Qui permettent de mettre des mots sur son histoire et de changer la trajectoire. Au fil des rues parcourues en courant, aux abords des zones propices aux exploits en skate, Victor croise celles et ceux qui vont lui tendre la main pour l'aider. Un roman vif, ciselé, saisissant. Parfois les phrases n'ont pas de sujet, comme si le sujet était broyé, bousillé. Ou comme s'il fallait faire vite et aller à l'essentiel. On sent la détresse et l'urgence à chaque page. Un roman un peu dur mais plein d'espérance et de force. Un roman nécessaire, parce que ce moment où l'on sort de l'emprise, livré à un soi-même qu'on ne connaît pas tant que ça, ce n'est pas raconté si souvent. » — **COMME LES GRANDS, Brest**

« Un premier roman d'une grande force. Et le mot est faible. »
— **LE FIGARO LITTÉRAIRE**

« Un premier roman attachant et percutant, qui file à folle allure. Le flow de l'écriture donne à ce roman les allures d'un slam vertigineux. » — **MADAME FIGARO**

« Un premier roman stressé, physique, habité par une terreur sourde. L'histoire d'un combat d'endurance, d'un corps qu'on malmène pour le vider de sa rage, d'une lutte pour la survie. » — **L'OBS**

« À couper le souffle. Des mots qui courent sur le papier. Haletant. Les pulsations cardiaques s'emballent à la lecture de cette vibrante histoire. »
— **LA LIBERTÉ**

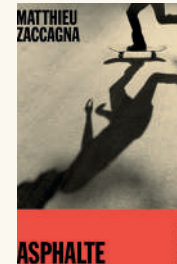
« Avec ce premier roman syncopé, aussi haletant qu'intense, Matthieu Zaccagna épouse le rythme émotionnel d'un jeune homme sur le fil du rasoir. »
— **PARIS MATCH**

MATTHIEU ZACCAGNA

ASPHALTE

Prix des lecteurs
des bibliothèques de Paris,
prix du Premier roman
du Chambon-sur-Lignon

2022 - 14,00 € - 144 p. - 978-2-88250-720-4



Courir déterminé, en un bloc solide, résistant. Se faire violence, serrer les dents, plisser les yeux, broyer l'asphalte. Courir vite, sentir la vie, maintenir l'urgence, ne jamais ralentir, jamais faiblir. Respirer fort, mécaniquement, trois inspirations, trois expirations, toujours, même dans les montées. Sentir qu'on brûle, qu'on arrache cette chose, qu'on tient bien là, doigts moites, mains tremblantes. Cette chose qu'on serre, qu'on use, qu'on épuise, ce corps qu'on purge, que diable peut-il contenir pour qu'on l'éprouve ainsi ? Courir avec méfiance, avec défiance, sans compromis, sans concession, slalomer entre les voitures, les piétons, les deux-roues, les laisser derrière, tous. S'échapper, partir d'ici, partir de soi. J'avance dans les quartiers nord de la ville. Mes cuisses sont en vrac. Mes genoux, pareil. Je ne m'arrête pas. J'abîme la douleur. Dans l'aube naissante, la brume se dissipe sur l'eau du canal. J'ignore combien de temps je vais pouvoir tenir comme ça.

LE MOT DE L'ÉDITRICE

En découvrant le manuscrit d'*Asphalte* pour la première fois, je me suis soudain interrompue dans ma lecture, réalisant que j'étais étrangement consciente de ma propre respiration. Ma respiration se calait sur celle de Victor dans sa course folle, j'arrivais à la fin de certains chapitres haletante, à bout de souffle, un mot du père et j'en avais le souffle coupé. Je ne crois pas que cela me soit jamais arrivé avant, en tout cas pas dans cette mesure, un texte qui entre ainsi dans ma cage thoracique, qui prenne possession de mon plexus solaire.

NOTAB/LIA



**Ce catalogue vous est offert
à l'occasion des 10 ans de Notabilia.**

Libella diffusion / Distribution Sodis
commercial@libella.fr

**Création graphique :
Esther Pailhou & Camille Guerraud**

Suivez notre actualité sur
leseditionsnoursurblanc.fr/notabilia-jai-10-ans  